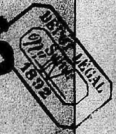


11

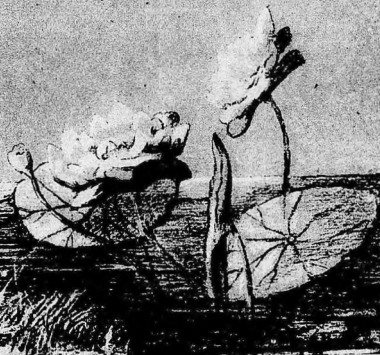


LE LOTUS BLEU



FONDÉ PAR :
MADAME H-P-BLAVATSKY.
Seul Organe de la Théosophie en France.

Parait le 27 de chaque mois.
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE
14. RUE CHAPTAL. 14
DIRECTEUR : JEAN MATTHÉUS.



J. WYON & C^o RC. PARIS

Prix : 1 Franc

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

RENSEIGNEMENTS A L'USAGE DES ÉTRANGERS

But : La Société Théosophique a pour but :

1° De former le noyau d'une fraternité universelle, sans distinction de sexe, couleur, race, rang, credo ni parti.

2° D'encourager l'étude des littératures, religions et sciences aryennes et orientales.

3° D'approfondir les lois inexplicables de la nature et les pouvoirs psychiques latents chez l'homme.

Les deux premiers de ces objets sont exotériques et se basent sur l'unité de la Vie et de la Vérité sous toutes les divergences de forme et d'époque. Le troisième est ésotérique et s'appuie sur la possibilité de réaliser cette unité et de comprendre cette vérité.

On ne demande aux membres de la S. T. que d'adhérer au premier de ces objets. L'adhésion aux deux autres est facultative. Le troisième objectif n'est poursuivi que par une partie des membres de la Société.

La devise de la S. T. étant qu'*il n'y a pas de religion plus haute que la vérité*, personne n'a le droit de s'immiscer dans les opinions religieuses d'un candidat, et on ne lui demande que d'exercer envers ses confrères la tolérance dont il jouit lui-même.

Organisation : La Société Théosophique a été fondée à New-York en 1875. Elle possède actuellement quatre grandes sections, sous la présidence du colonel Olcott. La section européenne a pour secrétaire général M. G. R. S. Mead, 17, Avenue Road, Regents-Park, Londres. La section américaine a pour secrétaire M. W. Q. Judge, 132, Nassau street, New-York. La section asiatique a pour secrétaire général M. B. Keightley, Adyar, Madras, Indes-Anglaises. Enfin le secrétaire de la section australienne est M. le D. A. Carroll, 6, Victoria Chambers, Elizabeth street, Sydney.

Le siège français de la Société Théosophique est à Paris, 14, rue Chaptal.

La Société Théosophique compte actuellement 250 branches environ, dont 151 aux Indes, 56 en Amérique, 25 en Europe, 7 en Australie et plusieurs aux Indes occidentales, au Burmah et au Japon. La Société Théosophique publie 12 journaux en diverses langues.

Chaque section possède un quartier général où l'ouvrage est fait par des volontaires. Il est pourvu aux dépenses de ceux qui n'ont pas de moyens privés. Le quartier général des Indes possède en outre une fameuse bibliothèque orientale.

La Société est alimentée par les dons, les droits d'entrée individuels et de formation de branches, et les cotisations annuelles.

Admission : Pour être reçu membre de la Société Théosophique, il suffit d'en faire la demande au secrétaire général de la section ou au président de la branche la plus voisine, suivant que l'on veut rester membre non attaché ou faire partie d'une branche. On recevra en retour une formule de demande qu'on devra remplir et faire contresigner par deux parrains, membres de la Société théosophique.

Le droit d'entrée dans la Société est de 6 fr. 25.

La cotisation annuelle est de 6 fr. 25 pour les personnes qui connaissent l'anglais, et 3 fr. 15 pour les autres, et doit être payée d'avance, le 31 mai au plus tard.

Ces droits sont perçus par les secrétaires de section ou de branche. Il peut en être fait remise dans des cas spéciaux.

Pour plus amples renseignements et pour obtenir des formules de demande, s'adresser au siège français de la Société Théosophique, 14, rue Chaptal, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

LE LOTUS BLEU

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA DOCTRINE SECRÈTE

(Suite)

CHAPITRE III

Histoire de notre chaîne planétaire

La révolution des astres dans l'espace et l'évolution des formes dans le temps, sont la révélation d'un plan unique. La contemplation d'une fleur ou l'étude d'un symbole révèlent à l'initié des sens divers et également vrais, suivant la clef dont il se sert pour interpréter les glyphes occultes, ou les grandes pages de la nature.

La plus simple représentation de l'orbite annuelle de la terre est une ellipse ; nous ne tardons pas à constater que cette ellipse s'allonge et se rétrécit tour à tour, qu'elle tourne sur elle-même en trois fois sept mille ans, et que le centre mutuel d'attraction de la terre et du soleil n'est pas fixe au centre de celui-ci, mais se déplace à l'intérieur et même au dehors de cet astre. Notre ellipse déjà compliquée se transforme en spirale quand nous apprenons que le soleil lui-même se précipite dans l'espace, et à mesure que nous avançons dans l'étude de l'astronomie, nous découvrons de nouvelles causes de perturbation, régulières il est vrai et relativement faciles à déterminer, mais qui nous entraînent bien loin de notre conception classique et primitive.

L'étude de l'évolution occulte procède par des phases analogues. Nous esquisserons d'abord sa théorie idéale, puis nous la modifierons à mesure que nous découvrirons de nouvelles lois. Encore ne pouvons-nous, par ce procédé, dans l'une et l'autre étude, arriver qu'à une courbe figurée, si compliquée qu'elle

soit ; la marche réelle des astres et des formes ne se révèle qu'à l'œil spirituel capable de surprendre la nature sur le fait, indépendamment du temps et de l'espace limités.

L'évolution de l'humanité sur une planète s'accomplit au cours de sept grandes races radicales, analogues aux heures d'une journée et subdivisibles comme elles : l'ensemble de ces sept races constitue un jour planétaire, comparable à une révolution diurne.

Quand le jour planétaire est terminé, l'évolution passe à une autre des sept planètes sœurs et y accomplit une journée semblable. Le procédé se répète sur chacune des sept planètes de notre chaîne. Le circuit autour de la chaîne entière constitue un cycle ou une ronde, et peut être assimilé à la révolution annuelle de la terre ; seulement cette année-là dure 320 millions d'années humaines.

Ce circuit n'est pas une ellipse, mais une spirale. Quand l'évolution est terminée sur le globe G (Lotus Bleu, Décembre 1891, Planche hors texte, figure II), elle recommence ou plutôt continue son œuvre sur le globe A, puis sur tous les globes de la chaîne, d'après un plan plus élevé, dans un nouveau cycle. Pour le moment, nous supposons que cette série de circuits ou de cycles se prolonge indéfiniment dans le passé et dans l'avenir ; et ce premier coup d'œil va nous suffire pour retrouver les anneaux manquants du Transformisme, qui est à l'évolution réelle ce que l'ellipse d'un écologiste est à la conception d'un Flammarion.

Supposons la planète D, notre terre, en

pleine végétation, avant l'apparition d'aucun animal. Leur évolution terminée, les monades végétales passeraient sur le globe E, où elles développeraient des végétaux déjà supérieurs à ceux de notre planète, puis, successivement, sur tous les autres globes de la chaîne, où elles acquerraient des formes extérieures et des capacités intérieures de plus en plus parfaites. Si bien qu'en revenant au globe D dans un nouveau cycle, elles auraient atteint le degré de développement intérieur correspondant à l'animal : elles seraient devenues des monades animales.

Sous l'impulsion de cette vague de vie animale se répandant sur une planète où il n'y a encore que des végétaux, les plus parfaits de ceux-ci se transformeraient rapidement mais graduellement en animaux rudimentaires, et ces nouvelles formes se multiplieraient et progresseraient avec une facilité prodigieuse. A mesure que le règne animal se perfectionnerait, les formes intermédiaires, devenues inutiles, s'atrophieraient. Ces demeures provisoires, ne trouvant plus de locataires, tomberaient en ruines aussi rapidement qu'elles ont été construites. Le règne végétal retournerait au même niveau qu'avant, et même un peu plus bas, en vertu d'une loi expliquée plus loin ; et dans les siècles postérieurs, quelque âme savant chercherait en vain l'anneau manquant entre lui-même et le chou, son ancêtre supposé.

Quand le règne animal aurait atteint toute la perfection possible dans les conditions du globe D, la vague de vie passerait au globe E, où elle développerait une forme supérieure au plus parfait animal concevable sur terre. Cette nouvelle forme contiendrait un mélange d'animalité passée et d'humanité future dans la proportion de 6 à 1. Sur le globe F paraîtraient des êtres contenant 5 d'animalité pour 2 d'humanité, sur le globe G des êtres au trois septièmes humains, et ainsi de suite jusqu'à l'apparition de l'humanité complète sur la terre.

Telle est la théorie occulte de l'évolution idéale dans sa merveilleuse simplicité, telle que l'expose le Bouddhisme ésotérique, et telle qu'un enfant peut la comprendre. Mais cette

spirale primitive devient extrêmement compliquée lorsqu'on veut en approfondir l'étude d'après les nouvelles révélations de la Doctrine secrète. Sa détermination complète reste et restera longtemps l'un des grands secrets occultes de la nature, qui procède par des lois simples à des faits variés à l'infini. Essayons néanmoins de dégager quelques coordonnées du problème.

D'abord, les monades n'avancent pas d'un règne par cycle. Elles font plusieurs circuits comme minéraux, plusieurs comme végétaux, puis comme animaux et comme hommes. Ceci nous explique le fait que l'on se trouve en présence d'espèces relativement avancées dans certaines couches géologiques remplies de fossiles très rudimentaires, ainsi que la multiplication soudaine et prodigieuse de certaines espèces, même dans les temps modernes. Car il y a une vague de tête, actuellement représentée par l'humanité, et des vagues secondaires dans les règnes inférieurs.

Il s'ensuit qu'un nombre indéfini de cycles ont précédé l'apparition de l'humanité, qui elle-même en est à son quatrième et qui en a encore trois à accomplir avant de parvenir à la perfection Dhyana-chohanique. L'humanité évolue au cours de sept cycles, dont l'ensemble constitue un jour cosmique ou vie planétaire. Mais les cycles antérieurs à l'humanité ont eu lieu sur d'autres chaînes de globes, avant l'existence de la nôtre.

Durant toute la durée de notre jour cosmique, la vague de tête a été représentée par l'humanité. Aussi la Doctrine secrète nous montre l'homme paraissant sur le globe A dès la formation de notre chaîne planétaire, après un rapide passage dans les règnes inférieurs. Ce passage représente la gestation de l'humanité, reproduction mnémotechnique et naturelle d'une évolution accomplie au cours de siècles sans nombre, dans d'autres Manvantaras et sur d'autres chaînes planétaires. La série indéfinie des cycles se partage en séries de vies planétaires, et l'évolution des règnes et des formes est entrecoupée par celle des astres.

Les minéraux, végétaux et animaux actuels

sont produits par des vagues de vie secondaires ; leurs prototypes étaient la tête du serpent de l'évolution dans des éternités oubliées et sur des chaînes de globes disparus. Il est facile de comprendre que ces prototypes ne ressemblaient en rien aux types d'aujourd'hui ; et ceux-ci à leur tour sont les dernières transformations, dans notre cycle, des formes très différentes des trois cycles antérieurs. Les formes du premier cycle étaient les embryons des règnes ; or le développement embryonnaire n'est qu'une vague reproduction de l'œuvre des siècles, de même que l'embryon n'est qu'une imparfaite esquisse de l'homme vivant.

Rappelons que non seulement les autres globes de notre chaîne ne sont pas composés de matière sensible, mais encore que notre terre elle-même, dans les cycles antérieurs, ne ressemblait en rien à la croûte solide et fixe sur laquelle nous vivons, que c'était un globe astral, avec des habitants fluidiques, appropriés à sa nature, et l'on se rendra compte de la difficulté qu'il y a, pour nos esprits occidentaux, à suivre l'évolution occulte dans ses origines. Car un nouveau schéma d'évolution vient s'entrelacer avec les précédents, celui du développement des éléments.

Notre quatrième globe représente l'élément terre dans la série des plans sur lesquels est répartie la chaîne planétaire. Durant le premier cycle, le premier règne élémental, celui des élémentaux du feu, ou Dévoreurs, a commencé à se matérialiser sur le globe A, le second règne élémental sur le globe B, le troisième sur le globe C, et le minéral sur notre globe D. Mais outre ce développement particulier à chaque globe, le premier cycle est le cycle général du feu, le second celui de l'air, etc... Ce qui s'est matérialisé sur notre globe, pendant le premier cycle, est donc le minéral dans le feu, la matière ignée ; pendant le second cycle, c'est le minéral et le végétal aériens ou fluidiques ; dans le troisième cycle, c'est le minéral, le végétal et l'animal dans l'eau astrale. Enfin dans notre quatrième cycle, nous voyons le minéral, le végétal, l'ani-

mal et l'homme formés de et dans l'élément terre : tous les organismes de ces règnes sont composés de matière solide. On comprend pourquoi l'évolution commence par l'homme dans notre quatrième cycle, qui est en même temps le cycle général de la minéralisation. Mais il ne s'agit ici que de l'évolution objective. Les règnes dont ce n'est pas le tour d'objectivation, dans les autres cycles ou dans le nôtre, n'en évoluent pas moins sur chaque globe, mais subjectivement ou astralement.

« La terre s'est formée et consolidée pendant les trois premiers cycles ; dans celui-ci, elle se dépose et durcit ; durant les trois derniers, elle reviendra à sa forme primitive, elle se spiritalisera pour ainsi dire ». Elle s'est complètement solidifiée au commencement de notre cycle, il y a plus de cent millions d'années, et les divers règnes, bien qu'ils aient chacun leur mouvement propre dans l'évolution, ont suivi le mouvement général avec des vitesses différentes. C'est ainsi que certains fossiles profondément enfouis représentent les reliques de l'animalité astrale du cycle précédent, solidifiées — *pari passu* — avec le globe. C'est ainsi encore qu'au commencement du cycle actuel, des races humaines purement astrales ont pu exister sur une terre parfaitement compacte et se mouvoir librement au milieu d'une flore et d'une faune monstrueuses. L'humanité n'est devenue physique qu'au milieu de la troisième race du cycle actuel, voilà dix-huit millions d'années, et à cette époque, certains mollusques étaient encore à l'état visqueux ou semi-astral. Le point culminant de la matérialité a été atteint par l'homme au milieu de la quatrième race de ce cycle. La terre minérale, « au contraire de l'homme, n'atteindra sa forme ultime et véritable, sa coquille corporelle, que vers la fin du Manvantara, après le septième cycle. » Pour s'expliquer cette apparente contradiction il faut se souvenir que la terre, comme tous les êtres, possède ses sept principes ; qu'elle évolue spirituellement en même temps que matériellement, et que l'intériorisation marche de pair avec l'extériorisation (voir figure 1.) ; enfin que les globes A et G se trouvent sur le même plan, la pure essentialité et la pure

substantialité étant identiques (voir fig. II). Le plan d'ensemble est donc bien « une descente de l'esprit dans la matière, équivalente à une ascension dans l'évolution physique ; une remontée, des profondeurs de la matérialité minérale, vers le — statu quo ante — avec une dissipation correspondante d'organisme concret, jusqu'au Nirvana, le point où s'évanouit la matière différenciée. »

On voit d'après ce qui précède que les monades n'évoluent pas avec la même rapidité, mais marchent d'autant plus vite qu'elles sont déjà plus avancées. Leur vitesse potentielle dépend de leur vitesse acquise, aucune expérience n'étant perdue pour la mémoire de la nature. L'homme peut devenir un dieu au cours d'un seul cycle : il a la faculté de forcer son développement en prenant le sentier de traverse. Certaines monades actuellement humaines étaient animales au début du jour cosmique. Quant aux minéraux et végétaux actuels, ils ne monteront au degré humain que sur d'autres chaînes de globes. Enfin l'évolution des éléments qui précèdent le minéral couvre des périodes formidables ; leur histoire se perd dans la nuit antiplanétaire, dans cette « création primaire » dont la Doctrine Secrète ne parle pas, « pour plusieurs raisons, dont une des principales est qu'à moins d'être un grand voyant, le lecteur n'y comprendrait rien. »

De cette même loi découlent deux autres conséquences : d'abord l'inégalité dans la durée des cycles et des races, dont nous parlerons plus loin ; puis la raréfaction des espèces inférieures. D'après un maître, « le nombre des animaux diminue avec chaque cycle, car ils évoluent eux-mêmes vers des formes supérieures. Durant le premier rond, c'est eux qui étaient les rois de la création ; durant le septième, les hommes seront devenus des dieux, et les animaux des êtres intelligents. Faites vos déductions. Dès le second cycle, l'évolution procède d'après un plan tout différent (du premier). Tout est évolué, et n'a plus qu'à continuer son voyage cyclique et se perfectionner. C'est seulement dans le premier cycle que l'homme devient un être humain sur le globe A, redevient un

minéral, une plante, un animal sur les planètes B et C, etc... La méthode change entièrement dès le second cycle. Mais j'ai appris à être prudent avec vous ; et je ne dirai rien avant que le moment de parler soit venu. »

Le premier cycle était, comme nous l'avons dit, la période de gestation de la nouvelle humanité. Les monades ou l'itris lunaires qui y descendirent avaient complété le règne animal et étaient potentiellement humaines. Aussi ne firent-elles que passer à travers les règnes inférieurs, dans le double but de s'assimiler leur essence et de les vivifier de la leur. Lorsqu'enfin parut la forme humaine, les règnes de la nouvelle chaîne se trouvèrent au complet. Il y en avait sept dès ce premier cycle, car trois règnes d'élémentaux précèdent la formation du minéral.

« Une vague d'évolution, et même plusieurs, précèdent la vague minérale dans son progrès autour des sphères. Il y a sept règnes : trois règnes d'élémentaux où centres naissants de force, depuis le premier stage de différenciation de Mulaprakriti, ou plutôt de Pradhana, substance homogène primordiale, jusqu'à son troisième degré, c'est-à-dire de la pleine inconscience à la semi-perception... Voici l'ordre des forces élémentales : 1° Centres naissants de forces intellectuelles et physiques ; 2° principes rudimentaires de force nerveuse ; 3° apperception naissante qui est le Mahat des règnes inférieurs, spécialement développée dans le troisième ordre d'élémentaux. Ensuite vient le règne objectif des minéraux, où cette apperception est redevenue latente, pour se développer de nouveau dans les plantes... L'essence monadique commence à se différencier imperceptiblement vers la conscience individuelle à partir du règne végétal... La tendance à la ségrégation en monades individuelles est graduelle, et arrive presque au point dans les animaux supérieurs. L'océan de matière ne se divise en ses gouttes potentielles et constituantes que lorsque la vague d'impulsion vitale atteint le stage évolutif de la naissance de l'homme. »

Le ferme Élémentaux est un des plus va-

gues et des plus obscurs employés en théosophie. D'abord, il y a des éléments naturels ou sub-humains, et des éléments produits ou post-humains. Les éléments naturels se subdivisent en plusieurs classes. Nous venons de voir ce qu'ils sont comme entités métaphysiques. Nous avons vu qu'ils représentaient en outre certaines formes intermédiaires de matière des globes A, B, C ou planètes subjectives. Sur notre planète, ils représentent les états du règne minéral dans les 1^{er}, 2^e et 3^e cycles. Mais il existe actuellement encore d'autres éléments, qui sont des puissances de création ou plutôt de construction. Ils ont bâti le globe, et ils produisent constamment de la matière. Ils construisent et renouvellent incessamment les corps des végétaux, des animaux et des hommes. Ils constituent l'âme végétative de la nature et animent ses formes inférieures. Il y a donc des éléments du minéral, du végétal, de l'animal. Le Kama de l'homme est un élément d'une espèce particulière qui après sa mort devient un élémentaire, et se décompose en éléments dans le Kama-loka, comme le cadavre se décompose en organismes infinitésimaux. Quant aux éléments post-humains, ils sont constitués par les pensées de l'homme, dont chacune s'associe avec un élémentaire et devient ainsi une entité indépendante et persistante, bonne ou mauvaise ; ces créations astrales se rattachent invisiblement à celui qui les a produites, et sont les agents de son Karma ; en outre, elles influencent l'atmosphère astrale de l'humanité entière, souillée et épaissie par ces produits de la respiration mentale.

Ces quelques explications, forcément incomplètes, pourront faire entrevoir au lecteur intuitif un cycle d'évolution encore infiniment plus vaste que celui qui se passe sur notre anneau de sphères. L'histoire des éléments appartient à l'évolution universelle dont notre chaîne planétaire n'est qu'un anneau insignifiant. Les éléments sont des puissances en involution, en train de perdre leur « apperception ». Le minéral marque le point infime de cette descente universelle. Encore ne connaissons-nous que le minéral terrestre ; mais il existe dans cette évolution

universelle des sphères infiniment plus matérielles que la notre, des planètes de mort où la pensée même est pétrifiée. Sans entrer dans ces considérations proscrites, contentons-nous de constater que le règne minéral est le point critique ou tournant de l'évolution universelle, après lequel commence l'évolution des règnes connus. Dans cette immense spirale, notre chaîne planétaire ne représente qu'un tour, celui de l'humanité. Pour celle-ci, le point critique est le milieu de sa descente relative, l'homme minéralisé ou revêtu d'un corps composé d'éléments chimiques, tels qu'il existe au cours du quatrième cycle. « Sur l'arc descendant, le spirituel se transforme peu à peu en matériel. Sur la ligne moyenne, l'esprit et la matière s'équilibrent dans l'homme. Sur l'arc ascendant, l'esprit se réaffirme lentement aux dépens du physique. De sorte qu'à la fin de la septième race du septième cycle, la monade se trouvera aussi libre de la matière et de toute ses qualités qu'au commencement ; ayant gagné en addition l'expérience et la sagesse, fruit de toutes ses vies personnelles, sans leurs maux et tentations... C'est au seuil de notre globe et pendant le quatrième cycle, que la monade cosmique, Buddhi, s'unit au rayon Atmique et en devient le véhicule, c'est-à-dire qu'en elle s'éveille l'apperception de ce rayon. Elle entre alors dans le premier stage d'une nouvelle échelle d'évolution qui la conduira au dixième degré de la couronne séphirotales. A cette couronne ou triade supérieure correspondent les trois règnes élémentaires qui précèdent le minéral, et qui dans la différenciation cosmique sont le pendant des mondes de forme et de matière, depuis le super-spirituel jusqu'à l'archétype. » On voit dès maintenant que le quatrième cycle et le quatrième globe occupent une position spéciale. Cependant il existe, dans chaque cycle, des points critiques encore plus secondaires ou relatifs, dont nous parlerons en temps et lieu.

(A suivre.)

UN DISCIPLE.

LES DEUX MONDES

Pour tout homme capable de réflexion, l'Univers se divise en deux grandes portions : le monde visible, percevable au moyen de nos sens, et le monde invisible sur lequel nos sens ne nous donnent aucun renseignement.

Nous sommes loin de connaître tout le monde visible ; les planètes et les étoiles en font partie et ce que nous connaissons d'elles équivaut à peu près à rien, le monde invisible est totalement en dehors de la sphère de notre connaissance acquise avec les sens.

Le monde visible est divisé en de nombreuses parties affectant diversement notre capacité de connaître ; les idées que nous avons sur la Terre sont plus nombreuses que celles que nous avons sur la Lune et le Soleil. Nous connaissons mieux ces deux derniers corps célestes que les planètes et les étoiles. Notre faculté de connaître n'a donc qu'un certain rayon d'étendue dans le monde visible.

Mais où se trouve le monde invisible ? Au même endroit que l'autre, sous le monde visible et en lui. Conséquemment le rayon de notre connaissance, si nous situons le monde invisible dans l'espace, détermine une sphère spéciale dans les deux mondes et nous devons admettre que si notre faculté de connaître devenait subitement apte à entrer en rapport avec le monde invisible, elle commencerait à s'exercer en lui dans la sphère déterminée par la longueur de son rayon. Il en est de même pour tous les êtres doués de la faculté de connaître.

En d'autres termes, à chaque monde visible correspond un monde invisible. Les mondes sont accouplés et, pour les êtres qui les habitent, l'un des membres du couple est visible, l'autre ne l'est pas.

La perception des mondes ne détermine pas leur existence, mais en détermine la connaissance. Notre monde est bien réellement ce que nous le percevons être, et s'il existe, ce n'est point parce que nous le percevons, comme di-

sent les idéalistes, mais nous le percevons parce qu'il existe. En face de lui, il a un autre monde que nous ne percevons pas, mais qui n'est pour cela pas moins existant que le nôtre ; en lui, il a des êtres qui le perçoivent comme nous percevons le nôtre. Ces deux mondes, pour une intelligence capable de les connaître à la fois, ne font qu'un seul monde ayant deux faces, l'une perçue par nous, l'autre perçue par ceux qui jouent dans le monde invisible le même rôle que nous jouons dans celui-ci ; ces gens-là sont à l'égard du monde couplé symétriquement dans le même rapport que nous ; ils perçoivent ce que nous ne voyons pas ; ils ne voient pas ce que nous percevons.

Tout ce qui est invisible dans notre monde est visible dans l'autre ; nos pensées, nos sentiments, nos désirs, nos passions, les volitions, invisibles pour nous, sont visibles dans l'autre monde ; par contre les pensées, les sentiments, les désirs, les passions, les volitions de nos pareils du monde invisible, non perçus par eux, sont perçus par nous.

Nous nommons objet tout ce qui est contenu dans le domaine de notre perception ; les idées, les sentiments, les passions de nos semblables du monde invisible sont des objets pour nous ; réciproquement nos idées, nos sentiments, nos passions sont des objets pour eux.

La science occulte nous enseigne que tout ce qui existe est le produit d'une pensée. Tous les objets de notre monde, notre corps compris, dont aucun n'a sa raison d'être dans le monde que nous percevons, sont les produits d'idées naissant dans l'invisible. Tous les objets du monde invisible sont produits par des idées naissant dans notre monde. Voilà le lien magique et naturel qui unit le visible à l'invisible.

L'existence de certaines catégories d'objets du monde invisible dépend de notre idéation.

Quand une suite d'idées cesse en nous, leur manifestation dans l'invisible meurt parce qu'elle ne reçoit plus de force constituante. C'est pour la même raison que nous mourons et que meurent tous les êtres de notre monde.

A qui n'est-il pas arrivé, après s'être occupé de spéculations attribuant à l'humanité une destinée transcendante, de devenir sceptique lorsque, jetant un regard autour de lui, il a vu de quoi se compose la masse de l'humanité, de quels piètres individus ses rangs sont garnis ? Sent-on le besoin de l'immortalité de l'âme pour le pauvre diable dont toutes les pensées sont concentrées dans la recherche des moyens de garnir son estomac de victuailles à peu près digestibles et qui, en fait d'idéation transcendante, se contente de parler de la pluie et du beau temps, de ce qu'il a fait et de ce qu'ont fait les autres, de ce qu'il a dit et de ce qu'on lui a dit ; dont le cerveau n'est pas capable de s'occuper d'autre chose que de commérages sans portée et sans signification ? A quoi bon la faculté de penser pour obtenir à travers les jours, les mois, les ans, les siècles, les générations, les races, la sempiternelle répétition des mêmes banalités, des mêmes trivialités, des mêmes stupidités ? Dans le monde que nous voyons, cela n'a aucune valeur. Mais il y a des choses fort communes dans ce monde que nous voyons, fort répandues et qui pourtant servent à quelque chose, par exemple les herbes, les buissons, les arbres ; on a beau en manger, en couper, en abattre, en brûler, il en pousse toujours ; et nous sommes bien heureux qu'il en pousse, car sans herbes, sans buissons, sans arbres, il n'y aurait pas de règne animal sur terre, et sans règne animal, pas d'hommes.

Si l'on revient maintenant à l'idée que tout ce qui existe est produit par une idéation, on comprend aussitôt l'utilité des pensées des imbéciles et des ignorants. Avec leurs banalités, ils sont producteurs de choses communes dans le domaine de l'invisible et ces choses communes y sont la base, y sont une des conditions d'existence des vies supérieures qui s'y développent. Il n'y a rien d'inutile au monde parce que tout ce qui s'y trouve sert à quelque chose d'autre que soi. Remarquons en pas-

sant que c'est pour cette raison que l'altruisme est la loi suprême du monde tandis que l'égoïsme, négation de cette loi, n'est qu'un remous temporaire marchant à rebours du grand courant de la nature.

La pensée qui naît dans un monde visible produit le monde invisible correspondant.

Maintenant réfléchissez à la complexité de la pensée humaine, à la foule des conditions qui concourent à la déterminer et demandez-vous s'il est facile aux savants du monde invisible, quelque académiciens qu'ils puissent être, pourvus qu'ils sont d'un intellect d'une étendue pareille à celle du nôtre, de se rendre compte des causes des phénomènes qu'ils perçoivent dans leur monde. C'est pour la même raison qu'il nous est impossible de nous rendre compte des causes des phénomènes qui se produisent sous nos yeux. Pour y arriver, il faudrait connaître les lois de l'idéation.

L'étude de ces lois est un des objets qu'a en vue l'occultiste, et, quand il les connaît, il peut, s'il veut, être un magicien.

Arrivé à ce moment de son évolution, il connaît, il perçoit les êtres du monde invisible dont l'idéation produit les êtres de notre monde, et il peut acquérir les moyens d'agir sur cette idéation. Doné de ce pouvoir, il pourrait être fort dangereux pour le commun des mortels ; en faisant cesser l'idéation dont le résultat est un être de notre plan, il supprimerait instantanément cet être ; en faisant commencer l'idéation ayant pour produit un être de notre plan, il déterminerait l'existence de cet être. Supposez un magicien assez puissant pour faire cesser l'idéation dont les produits sont le blé, les légumes, les fruits, toutes les plantes comestibles, aussitôt la vie animale serait forcée de disparaître de la surface de la terre ; l'humanité serait tuée par la famine. Et les famines partielles que nous connaissons ne sont pas autre chose que le résultat des changements d'idéation dans les êtres dont l'activité intellectuelle a pour conséquence la production des plantes alimentaires.

Les famines, disent les savants, sont produites par les orages, par les pluies persistantes, par les inondations ou par l'extrême

froid ou par l'extrême sécheresse. Oui, sans doute, mais par quoi sont produits ces phénomènes ? Par les lois naturelles du monde physique. Cette réponse, dévêtue de son apparat doctoral, revient à dire : nous n'en savons rien. En toute connaissance humaine, il faut savoir trouver l'idée nue sous les déguisements dont, on l'affuble.

Ce qu'on appelle les lois naturelles, n'est pas autre chose que la manifestation pour nous de l'idéation des êtres du monde invisible. Ils pensent et leur pensée se traduit en phénomènes physiques dans notre monde, phénomènes qu'ils ignorent tout comme nous ignorons ceux que, par notre idéation, nous produisons dans le domaine invisible.

Si vous trouvez que les êtres du monde invisible sont terriblement importants pour nous, puisque nous dépendons d'eux, remar-

quez que nous ne sommes pas moins terribles pour eux, puisqu'ils dépendent de nous.

Croyez-vous par hasard que les agitations politiques et les aspirations patriotiques et socialistes, qui ne produisent rien ou à peu près dans notre monde, soient également sans valeur dans le monde invisible ?

Pensez-vous que les phénomènes de ce monde résultant de l'idéation française et de l'idéation allemande, soient les mêmes de 1850 à 1870 et de 1870 à 1890 ?

Les êtres pour qui cette idéation détermine les conditions d'existence constatent des changements dans ces conditions sans plus pouvoir s'en rendre compte que nous ne faisons pour les changements qui se produisent dans les nôtres.

GUYMIOT

KARMA D'APRÈS L'ADVAITA

« Pas un être ne reste, même un instant, libre de Karma; tous sont soumis à sa domination par les Gunas inhérents en Prakriti. Mais le véritable Atman, égaré par Ahankāra, attribue à l'Ego, son Soi, l'action des Gunas de Prakriti. » (Bhagavad Gita.)

« Deux oiseaux, toujours unis comme des amis inséparables, s'abritent sur le même arbre, dont l'un mange les doux fruits, tandis que l'autre, sans manger, regarde, témoin indifférent. » (Mundaka-Upanishad).

Le terme Karma a été généralement traduit par les mots incorrects, Destinée, Destin, et souvent aussi par le mot Action qui n'exprime pas l'idée entière. Il est vrai qu'étymologiquement, ce terme veut dire un acte, quelque chose qui est fait; mais le sens acquis implique que cet acte est l'effet d'une cause, suit d'un antécédent quelconque. L'équivalent général le plus approché serait donc causation, causalité, ou la théorie des causes; et le sens spécial du mot Karma serait cause, loi, acte. La théorie des causes

qui gouvernent le développement décrit précédemment (1), est la loi de Karma. Il est impossible de dire à quoi se rattache le dernier anneau de la chaîne de causalité, et par conséquent la loi de Karma n'a pas plus de commencement que Brahma même. Comme la pensée ne peut dépasser la pensée, ainsi la causalité ne peut se dépasser elle-même. Le développement de Prakriti procède d'après certaines lois inhérentes en elle-même, mais que nous n'avons pas à considérer ici. La loi de Karma s'applique pratiquement au développement des organismes; et bien qu'on puisse l'étendre, dans son caractère général, à l'univers entier, c'est néanmoins dans ce sens limité qu'on la comprend d'habitude, et qu'il nous importe de l'étudier.

Karma, ou les causes qui gouvernent le dé-

(1) Pour comprendre ce qui suit, il faut avoir lu dans le dernier numéro du *Lotus* l'article sur « l'Évolution d'après l'Advaita » dont le fonds est extrait, ainsi que la présente traduction, du livre du Professeur Manilal Divedi: *Monisme ou Advaitisme* (N. du T.).

veloppement des organismes et grâce auxquelles ils sont ce qu'ils sont et où ils sont, est de trois sortes : Sanchita, Prarābdha et Kriyamāna. La première classe comprend les causes qui commencent dans l'absence de commencement (1), donnant naissance à d'autres causes qui agissent sur le développement immédiat de l'être. Ces causes dérivées sont appelées Prarābdha ; elles opèrent avant l'existence de tout être particulier, et contribuent immédiatement à l'existence de cet être. La troisième classe comprend les circonstances que produit l'être sous le contrôle de Prarābdha, et qui, s'ajoutant en quelque sorte au Sanchita primitif, se développeront quelque jour en Prarābdha. Cet enchaînement de choses gouvernant le présent, le passé et le futur de tous les êtres, devrait assez naturellement nous faire supposer qu'il n'y a pas de Libre-arbitre au vrai sens du mot, et que l'action humaine est toujours nécessaire. Nous disons, oui, c'est vrai ; mais il y a des réserves dans la manière dont le mot nécessité est compris par la philosophie Advaita ; celle-ci, qu'on ne permette de Pajouter, est peut-être la seule école de pensée indienne qui regarde le développement comme réellement possible à l'individu (2) malgré la dite nécessité. Comment cela se peut-il ?

Tout d'abord il faut distinguer la nécessité proprement dite des deux genres de nécessités qui sont pour ainsi dire extérieures à l'homme. L'une est le fatalisme mahométan qui regarde tout comme pré-ordonné par les desseins d'un créateur, et où la volonté humaine elle-même est ainsi déterminée d'avance. L'autre est la prédestination chrétienne ou doctrine de la grâce (dont les Advaitins postérieurs de l'Inde ont aussi librement usé aux douzième et seizième siècles), qui fait dépendre les bonnes comme les mauvaises actions et la volonté humaine d'une élection pré-ordonnée par Dieu. Toutes deux sont des théories de causes finales, et comme telles, ne peuvent trouver faveur près de l'Advaita. Karma est une théorie de causes mécaniques

ou efficientes, et la nécessité qu'il implique est une nécessité explicable par les capacités héréditaires de l'organisme lui-même, et non par aucune influence extérieure. Reste toujours la question de savoir comment le développement peut, en aucun sens, dépendre de l'action de l'individu, puisque nous avons montré que ce développement procède, pour son propre compte, de l'action de capacités héréditaires. Ici encore l'erreur vient de ce qu'on confond le mot nécessité avec les deux sortes de nécessités pré-ordonnées dont nous avons parlé. La nécessité n'implique pas l'idée des conséquences pré-ordonnées. Elle donne l'organisme de certaines capacités qui doivent nécessairement se développer dans une direction particulière, mais qui peuvent être modifiées, dans la lutte pour l'existence, par les lois de sélection naturelle et d'adaptation. L'individu hérite de certaines tendances, mais l'adaptation est sa propre affaire, tout au moins en partie. On pourrait dire que les circonstances auxquelles l'être s'adapte pouvant également être transmises, héréditaires et nécessaires, ne laissent aucune place à l'action individuelle. Cette chaîne de raisonnements nous conduirait à un « Argumentum ad infinitum » et finirait par nous acculer à la théorie du Fatalisme ou à celle de l'Élection. C'est donc ici que l'Advaita partage Karma en trois espèces. Les capacités héréditaires sont le Prarābdha — forme cinétique de ce qui sous sa forme infiniment potentielle est le Sanchita de l'individu ; — et l'accomplissement de ces capacités par adaptation dans des circonstances voulues, est Kriyamāna, — « ce qui est en train d'être fait » par l'individu pour son propre progrès. L'individu est donc toujours engagé dans la lutte pour l'existence, et cherche la position la plus avantageuse pour son développement ; mais toutes les fois qu'il échoue, il fait retomber l'échec sur Prarābdha, sur le passé qui a vaincu le présent. C'est l'accomplissement des capacités héréditaires que l'on appelle Kriyamāna, mais son succès ou son échec dans le développement n'est pas plus pré-ordonné que l'adaptation finale de l'organisme à un ensemble quelconque de circonstances impossibles à contrôler. Prarābdha

(1) Dans l'Éternité (N. du T.).

(2) Sankara dit dans son Aparokshābhūti : « C'est pour les ignorants que les Védas amènent Prarābdha ».

et Kriyamàna sont, de fait, les deux forces mécaniques dont la résultante est la position de l'individu à tout moment donné. Ne pas accorder ceci, c'est accepter la théorie illogique des causes finales, du fatalisme ou de l'élection, menant toutes deux à des absurdités infinies. Chaque organisme tend vers le développement, vers ce qu'il croit être le bonheur ; mais il n'y réussit pas toujours, et cette circonstance est indépendante de sa volonté, et par conséquent lui est extérieure, non pas au sens de pré-ordonnée, mais au sens de nécessitée par la tendance des capacités héréditaires, par Praràbdha qui dans ce cas particulier l'a emporté. Pour ne pas augmenter la complexité du problème, on peut dire en un mot que l'adaptation est la tendance même des organismes à chercher l'équilibre, la place, dans la nature, spéciale à chacun, où il n'y aurait plus de dérangement. La lutte pour l'existence est la lutte de nombreux Praràbdhas agissant par les divers individus engagés dans cette lutte. C'est là le Kriyamàna qui mène l'individu à sa place propre, et le doue de nouvelles capacités pour le développement futur. On ne peut nier que l'individu n'ait de cette manière un rôle à jouer dans la détermination de sa carrière, malgré la stricte nécessité qui prévaut toujours. Nous allons essayer de voir quelle est la nature de ce rôle qui échoit à l'individu et constitue pour ainsi dire sa part d'indépendance.

Le rôle que l'individu joue dans l'ordre nécessaire de la nature, consiste en ce qu'il s'attribue à lui-même l'action des circonstances nécessitées, consiste, techniquement parlant, en Ahankara, ou une fausse idée (Adhyàsa). Ceci nous conduit à un corollaire sur la nature du bonheur et l'origine du mal. Ici l'Advaita, qui, libre d'adopter toute théorie de la création, est également libre d'accepter toute explication des lois du développement, abandonne la loi d'adaptation dont l'action est reconnue comme très mystérieuse, même par ses meilleurs partisans. Cependant elle dit que le mal comme tel n'existe pas dans la vraie nature des choses, qui est Brahmā (Chit), mais seulement dans Adhyàsa, fausse

science, ignorance, qui confond Chit avec Prakriti. La loi de Karma est toute pour Prakriti, non pour Chit, qui, étant un, unique, et éternel, et par conséquent la loi de toutes les lois, ne peut avoir de loi pour lui-même au-dessus de lui-même. La vraie nature de tout individu (Jiva) est de se délivrer de cet Adhyàsa qui produit l'égoïsme (Ahankara), et attribuée à l'Ego, à la monade (Pradna) les actes de Prakriti ; tandis qu'en réalité cette monade, étant une avec Chit, ne fait jamais quoi que ce soit. Le mal naît seulement d'Adhyàsa. La vraie nature de l'être est Chit, qui est non-mal, non-dualité, non-ignorance, non-Prakriti, non-ceci, non-cela (1). Ainsi l'homme n'a qu'à laisser Prakriti se frayer sa route à travers lui-même, et trouver ainsi sa propre place dans la nature, mais il doit se délivrer de toute idée de mal ; car celui-ci n'a rien de commun avec Chit, dans lequel il n'y a ni variété ni mal comme tels. Il doit acquérir cette vraie connaissance (Dnāna) qui lui prouvera son unité avec le Chit universel et le délivrera de l'Adhyàsa provenant de la limitation, du fait qu'il se considère comme individu, qu'il identifie à tort son soi (Chit) avec les différentes formes de Prakriti. Tout ce qui peut être prouvé non-réel par Dnāna est nécessairement faux. L'ordre de la nature (Brahma) est un fait avec lequel Dnāna n'a rien à faire. C'est l'ignorance qui empêche de reconnaître cette bienheureuse unité et crée le mal que Dnāna peut et doit démolir. Une fois Dnāna acquis, l'individu a accompli sa tâche. Telle est la place que la philosophie Advaita accorde à la libre action de la volonté humaine, sous la stricte nécessité à travers laquelle elle lutte. Vouloir, croire, sont toujours des fonctions, non de l'individu, mais de Prakriti (2), qui fait de l'individu un individu, mais à tort (par Adhyàsa) naturellement. La vraie nature de l'individu est pure Gnosis (Chit universel), comme le prouve amplement l'expérience du profond sommeil, où il n'existe pas de mal pour le moment présent. Arracher

(1) Telle est la manière dont les Upanishads décrivent logiquement Chit : Neti, neti, ni ceci, ni cela.

(2) Ou plutôt d'Ahankāra.

le sens de séparativité (Avacheda), c'est être libre de Karma, qui gagnera naturellement la place convenable de l'individu dans l'économie de la nature. Ceci est expliqué encore d'une autre manière en disant que la loi de Karma opère avec stricte nécessité sur le plan matériel (qui ne regarde pas du tout le vrai Soi) ; mais qu'elle n'a pas de pouvoir sur le plan spirituel (qui est le vrai Soi, Chit). Ainsi il existe une liberté sous la nécessité, paradoxe dont nous venons de montrer l'explication facile. L'homme est libre par sa nature même en ce qui concerne son Chit, il est tenu par la stricte nécessité en ce qui concerne Prakriti ; ceci résulte de la Virvata-vada originelle, qui explique l'évolution par les Parinâmas de Prakriti et les Vivartas de Chit (2). La différence se trouve seulement dans la « compréhension » de ce fait, que Jiva est réellement libre d'acquiescer Dnâna, la vraie connaissance, dont le feu réduit en cendres toute espèce de Karma (Bhagavad Gita). L'acquisition de cette connaissance n'est autre chose que le suicide du Jiva, qui devient libre de toutes limites, et, en connaissant la nature, cesse de lui barrer le chemin.

Revenons au sens des trois sortes de Karma, et éclaircissons notre position en examinant les résultats auxquels elle doit nécessairement nous conduire. Chaque être (Jiva) a son Karma. Nous savons que toutes les capacités dont un être hérite ne se développent pas tout d'un coup. La durée de leur manifestation active varie de quelques heures à un nombre considérable d'années. Il en résulte tout d'abord et assez naturellement que Karma doit être de deux sortes ; d'abord les Karmas qui sont simplement potentiels, puis ceux qui ont passé de cet état potentiel à l'état kinétique. L'un est Sanchita, l'autre Prarâbha. Prarâbha gouverne le développement de l'individu pendant la durée de ce que nous appelons une vie, un stage de son progrès. Quand

ce stage est accompli, le Prarâbha de l'individu est épuisé, mais il reste le réservoir du Sanchita, auxquelles ont été ajoutées les nouvelles capacités que l'individu a acquises durant sa vie, durant son développement sous l'influence de Prarâbha. Cette nouvelle acquisition vient de Kriyamâna. Ainsi, dans l'infinitude inconcevable de Sanchita, se trouve le cercle de Prañabha, et co-extensif avec lui, sous son influence, mais sous un plan différent, nous avons le cercle de Kriyamâna. C'est dans celui-ci que Jiva exerce son action responsable, quelque soit le sens que nous donnions à cette expression : car la volonté agissant toujours sous l'influence de ce que l'être croit constituer son bonheur, sa liberté ou son déterminisme dépendent de ce qu'il entend par bonheur. Nous avons vu que l'Advaita identifie le bonheur avec la connaissance, cette connaissance qui détruit le sens de séparativité (Avacheda) ou la fausse notion (Adhyâsa) qui attribue l'action nécessaire de Prakriti à Chit (la monade même dans sa vraie nature). Tout mal provient d'Avacheda ou d'Adhyâsa, car dans la nature des choses le mal (Avacheda) comme tel n'existe pas. Les lois de Prarâbha et de Kriyamâna suivront leur cours tout de même, mais le manque de vrai discernement (Dnâna) continuera à rendre leur sujet, l'individu, misérable, en l'empêchant d'entrevoir sa véritable nature où n'existe aucun mal. Ainsi, l'homme ne peut diriger la partie matérielle de son développement, mais le côté spirituel, pour ainsi dire, est entièrement en son pouvoir — puisqu'il n'y a là ni développement, ni absence de développement, mais seulement reconnaissance ou Dnâna. Les lois d'hérédité et d'adaptation, Prarâbha et Kriyamâna, entraînent nécessairement l'individu à sa place convenable dans la nature ; mais pour le mal, pour la souffrance des désirs inassouvis, pour sa façon d'envisager les choses, l'individu seul est à blâmer. Ainsi l'Advaita, en limitant l'action de Prarâbha par Kriyamâna, fait place pour le développement futur de l'être, et indique en même temps la route à suivre pour se délivrer de l'action de Karma, c'est-à-dire de la notion du mal, par l'indépendante Dnâna.

(1) Vivarta-vada est la théorie générale par laquelle les Advaitins expliquent leur philosophie. Vivarta est le fait de prendre une chose pour une autre, par exemple, une corde pour un serpent, ou Brahma pour les noms et les formes. Parinâma signifie évolution, (N. de la D.).

Les religions qui ne laissent pas de place à Kriyamāna sont précisément celles qui sont le plus exposées à verser dans le Fatalisme ou dans la Prédetermination, en refusant toute chance de libre développement au Jiva, qui, après un seul phénomène momentané de son Prarābdha pré-ordonné (pour ne pas dire nécessité), s'élance dans l'éternité du ciel ou de l'enfer. Ceci nous amène à une question sur laquelle prévalent les opinions les plus divergentes. Est-il donc possible que l'être passe par une série de naissances et de renaissances ? Les faits même de la loi d'hérédité et d'adaptation, Prarābdha et Kriyamāna, nous mènent logiquement à l'affirmative. La monade originelle doit se développer jusqu'à ce qu'elle atteigne l'état d'équilibre où elle cesse d'exister comme monade, l'état de Perfection naturelle (Moksha). Son purgatoire véritable et logique est la nature, ce monde, si bien nommé Karma-loka, le plan de Karma, où elle trouve l'occasion de se développer et d'acquiescer de nouvelles capacités de développement. La mort et la naissance ne sont que des synonymes des stades de ce développement, et la logique, la justice divine, ou ce que vous voudrez, exige qu'il en soit ainsi ; l'être doit avoir ses périodes d'épreuve et d'amélioration. Reste à savoir si ces naissances de l'être sont toujours progressives, ou s'il peut y avoir rétrogradation ? Progrès et rétrogradation ne sont que des expressions relatives ; aux yeux de la Nature il n'y a pas de rétrogradation : car ce que nous regardons comme tel est un progrès, le progrès approprié à la condition de la monade. Dans la lutte pour la vie quelques Jivas meurent virtuellement ; ils sont dépassés par les autres qui continuent la course du développement. Les uns ont progressé, les autres ont rétrogradé ; mais chacun n'a fait que chercher dans la nature la place appropriée à son développement subséquent. Il y a donc transmigration au sens le plus vrai du mot : de fait je ne vois pas comment un Advaitin, qui prêche l'unité de la nature, pourrait échapper à cette conclusion. Krishna dit clairement à Arjuna (Bhagavad Gita ch. VI) que le Jiva emporté par la mort à un stade quelconque de son développement, ne fait que

renaitre dans des circonstances convenables à sa nature, pour reprendre le fil de son développement au point où il l'a laissé. Tout cela peut être vrai, pourra-t-on dire encore, mais sur quelles bases s'appuie-t-on pour dire qu'il existe un Jiva, un quelque chose qui passe d'un stade à un autre ? Ce doute n'est basé que sur une fausse interprétation des mots Jiva (être) et Monade. Nous avons vu (Evolution d'après l'Advaita) que la réflexion de Chit dans l'Assudhasattva-Prakriti est Pradna, le Karana-deha ou la monade. La monade dans le Linga-deha est Tajasa, et dans le Sthula-deha c'est Jiva. Ainsi le Jiva ou être est la monade originelle, manifestation de l'universel Chit dans une agrégation quelconque de Prakriti à un stade donné du développement de cette dernière. La naissance et la mort ne s'appliquent qu'à Prakriti et non à Chit, et c'est l'éternel Adhyāsa ou Avacheda qui fait attribuer à l'un les fonctions de l'autre. Aussi longtemps que Jiva est Jiva il n'y a pas de Moksha. Le Linga avec le Karana est Jiva, et jusqu'à ce que la vraie connaissance ait dissipé Adhyāsa et ait dissous Jiva en Brahma, Jiva doit survivre à la dissolution du Sthula, à la mort, et continuer à se développer par une série de stades, naissances et transmigrations. La véritable Moksha est la dissolution de la monade et de l'être à la fois ; mais dans la série des naissances, la monade (Kutashta) reste la même, l'être seul change. La monade est pour ainsi dire le réservoir potentiel de toutes les capacités acquises (Vāsānās), l'être est sa manifestation cinétique. C'est la monade qui passe à travers divers états ou naissances. La question est de savoir si la loi d'hérédité, modifiée par la loi d'adaptation consistant dans la nutrition, etc., et agissant sur un organisme donné, suffit à expliquer comment un autre organisme se reproduit de celui-là ; ou s'il existe d'autres circonstances spéciales à ce nouvel organisme ? Tous les phénomènes d'une vie individuelle sont-ils explicables par l'hérédité et l'adaptation ? L'Advaita, nous l'avons vu, n'a pas d'autres lois que ces deux-là pour expliquer les phénomènes et les faits de l'existence. Elle dit que nous ne faisons que nous répéter dans l'en-

fant. Mais elle a sa manière à elle d'expliquer la modification de la loi d'hérédité par l'adaptation. La mort n'est qu'un sommeil prolongé, et dans l'un comme dans l'autre, c'est seulement le Sthula-deha qui est absent ou qui est dissous. Le Linga-deha survit, continue à se développer, dans cet état subtil et invisible où il existe. Suivant la loi d'attraction ou de répulsion, il cherche ce qui lui est semblable, et devenant un facteur dans les éléments d'adaptation, il passe par hérédité à sa place convenable, dans le nouveau Sthula-deha qui lui est nécessaire. La croissance est la qualité du Sthula ; la vitalité, la sensation et la pensée sont les qualités du Linga ; la rétention des potentialités acquises pendant un grand nombre de développements (naissances) de l'être, est la qualité du Karana. L'hérédité contribue au Sthula, mais le Linga ne peut pas être le résultat de la seule hérédité ; car toutes les diversités psychologiques d'organismes produits des mêmes et sous les mêmes circonstances ne sauraient s'expliquer uniquement par elle.

Si nous laissons hors de cause la transmigration des Linga et Karana-dehas, l'hérédité seule ne suffira pas à expliquer tous les phénomènes physiques et mentaux de chaque être individuel. Des enfants nés dans les mêmes circonstances montrent dès le commencement des différences psychologiques très marquées et inexplicables par la simple hérédité. Avec la théorie de la transmigration tout est aussi clair que possible. On pourra regarder ceci comme d'inutiles subtilités sous prétexte que nous n'avons aucun souvenir d'avoir précédemment existé ; mais outre le grand avantage qui résulte pour l'individu, au point de vue de sa libre action, de cette perte de mémoire, il faut nous convaincre qu'elle peut très bien n'être qu'une suspension partielle et se résoudre à néant en un point donné du développement. De même que l'homme possède plusieurs facultés de plus que l'animal son ancêtre, ainsi quelqu'un de ses futurs descendants pourra révéler de nouveaux développements ou la perte même de la mémoire n'aura plus de place. Et ceci n'est pas de la pure imagination, car, puisque nous

constatons le développement anormal de certains organes dans l'homme et les animaux, l'éveil de cette mémoire peut très bien aussi être possible dans certaines conditions pour nous anormales. Ceux qui pratiquent Yoga prétendent posséder des pouvoirs de ce genre ; et je crois que l'étude de leur science, comme aussi des phénomènes très compliqués du rêve, du somnambulisme, etc..., nous aiderait à sortir de la difficulté. Quoi qu'il en soit, la perte de mémoire est un fait dans la nature ; et comme tel, on ne peut mettre en question sa raison d'être et son but. Cela est ainsi, et nous pouvons nous convaincre que cela doit être ainsi, pour favoriser l'action indépendante de l'individu en vue de son propre développement.

Ainsi, à mesure qu'un Sthula approprié, résultat du développement matériel, se forme, son Linga approprié, résultat du développement subjectif correspondant, se manifeste en lui, tous les deux passent par le même canal bien qu'ils proviennent de sources différentes. Pratiquement la loi est la même : tous les organismes, subjectivement et objectivement, sont produits d'organismes antérieurs ; mais l'Advaita ajoute son explication du développement et de la manifestation de chacun de ces deux aspects, et pousse jusqu'à ses dernières conclusions logiques sa théorie spéciale de Kriyamāna et de Prarābdha. Le Sthula est entièrement soumis à l'hérédité : le Linga, bien qu'il y soit soumis aussi, survit à la mort, et s'unit, dans sa prochaine période de développement, au Sthula approprié, en vertu de ce qu'on appelle la transmigration. Ainsi l'homme devient responsable non seulement de la santé physique et mentale de sa progéniture en particulier et de sa race en général, mais encore de son propre soi individuel ; il doit délivrer ce dernier de l'Adhyāsa qui tend à la conservation et par suite à la propagation de ses Linga et Karana-dehas, de sa subjectivité.

Ainsi l'Advaita, par sa loi de Karma, explique les phénomènes du développement. Bien qu'elle ne reconnaisse à l'évolution de l'être d'autres lois que celles de l'hérédité et de l'adaptation, elle pousse ces lois jusqu'à

leurs conclusions logiques par sa théorie de la transmigration du Linga-deha, et relie toute la nature dans une chaîne sans fin d'évolution. Je crois que, logiquement, la doctrine de l'Évolution ne peut éviter cette conclusion de l'Advaita, et ne devrait pas sentir de répugnance à accepter la possibilité de nous développer, d'une part, en types plus parfaits que les corps hybrides possédés par nous; de l'autre, d'être rejetés en des formes inférieures aux nôtres pour la rectification de tendances

qui peuvent être des obstacles au progrès subséquent. Nous avons vu quelles sont les lois d'évolution qu'adopte l'Advaita, et quelle part de responsabilité dans leur mise en œuvre elle accorde à l'individu. L'action, l'œuvre, est la loi de l'être, même de l'Être Unique, et nul Prarābha ne peut délier aucun être de Kriyamāna. L'être peut, et doit cesser d'être.

MANILAL NABUBHAI DIVVEDI

(Traduit par M. A. O.).

LE CULTE DE L'IDÉAL

Le grand ressort de l'évolution et du progrès des êtres, c'est la fascination séductrice exercée par le principe suprême sur ses émanations qu'il tend à absorber après les avoir conduites de cycle en cycle, de race en race jusqu'à l'état de perfection.

« Comme des torrents sans nombre qui courent droit à l'océan, ces héros sont emportés vers ton visage flamboyant.

« Comme vers une flamme allumée l'insecte vole à la mort avec une vitesse croissante; ainsi les vivants courent vite se perdre dans ta bouche.

« De toutes parts ta langue se repaît de générations entières et ton gosier embrasé les engloutit. » (Bhagavad-Gīta XI 28, 29, 30.) Quel est donc ce lien qui nous met constamment en rapport avec la divinité, sous quel aspect se présente-elle à nous, cette limite inconnaisable en soi qui n'est pas l'être, mais qui le génère et l'absorbe tour à tour ?

Ce lien c'est l'amour, cet aspect c'est l'idéal supérieur. Nous avons beau ne pas nous l'avouer, nous avons beau nous réfugier dans les limites d'un positivisme qui n'est que la négation impuissante de tout idéal, nos idées convergent toutes et toujours vers un centre mystérieux dont l'inconnu surexcite notre curiosité, notre désir, notre enthousiasme, comme si elles n'étaient elles-mêmes qu'une idée unique, mais brisée en mille fragments, ré-

fractée en une infinie multiplicité d'images qui viennent faire vibrer notre cerveau. Cet absolu, nous faisons plus que de le soupçonner, nous l'affirmons par notre recherche constante du mieux, nous le proclamons par notre enthousiasme quand le mieux qui nous obsède, nous l'avons réalisé. Quelque nom que nous lui donnions, nous ne pouvons le nier, cet absolu, sans nous mentir à nous-mêmes, et ce que nous en apercevons, dans le secret de notre sanctuaire intérieur où il repose comme dans un tabernacle, nous l'appelons notre Idéal.

La constatation de l'idéal n'est point le résultat fantaisiste d'une imagination poétique, c'est un fait d'expérience, une observation que tout le monde peut faire et fait journellement, qui rentre dans le domaine des choses positives. Le principe suprême est semblable à un soleil qui irradie sa lumière, son pouvoir d'agir, de connaître et d'aimer, à travers l'espace infini : quand cette lumière rencontre notre individualité, elle s'y réfracte et y laisse un reflet particulier dont la nature dépend de notre caractère propre; exactement comme la lumière blanche du soleil, en tombant sur les objets, les colore en nuances diverses suivant leur composition moléculaire. Mais de même que si par une culture appropriée, nous modifions la structure d'une fleur, nous en modifierons la

nuance, de même, il nous est loisible, par une culture appropriée, de modifier la structure intime de notre être et par conséquent notre idéal.

C'est lui qui nous indique dans quel sens nous devons nous modifier pour que cette modification soit un progrès, et les efforts que nous faisons pour cela constituent le culte de l'idéal. De même que la lumière se résout au contact des corps en trois couleurs principales d'où dérivent toutes les autres, le bleu, le jaune, le rouge ; de même l'harmonie divine en pénétrant notre conscience par des organes divers, assume trois nuances, le beau, le bien, le vrai. La vérité nous atteint par l'intellect, la bonté est le privilège du cœur, et la fonction des sens est de nous faire connaître la beauté. Si nous voulons nous accorder à la tonique de l'harmonie divine, par le culte rationnel de l'idéal, il importe de développer parallèlement notre intellect, notre cœur et nos sens, et par conséquent de fournir judicieusement à ces trois facultés la somme d'expériences par lesquelles seulement elles peuvent se développer. Les satisfactions de l'esprit, du cœur et des sens sont toutes légitimes au même titre et elles sont nécessaires à notre progrès intellectuel moral et esthétique. C'est une aberration et une faute contre le progrès que de tenir la sensation pour immorale ; que de détériorer les organes des sens par un ascétisme irrationnel et fanatique. Le bouddhisme s'élève avec raison contre ce préjugé trop répandu dont les victimes sont leurs propres bourreaux.

« Les hommes qui se livrent à de rudes pénitences et qui n'en sont pas moins hautains, égoïstes, pleins de désir, de passion, de violence ;

« Torturant dans leur folie les principes de vie qui composent leur corps, et moi-même aussi qui réside dans son intimité : sache qu'ils raisonnent comme des Asuras. » (B. G. XVII, 5, 6.)

L'idéal est quelque chose de bien net et bien défini pour chacun de nous ; au fond c'est toujours lui que nous aimons, quand nous aimons et que nous cherchons à posséder les objets qui nous le rappellent. Mais

la cause qui le produit sort tout à fait de notre compréhension, et quand nous portons nos regards vers cet au-delà, nos aspirations s'élevaient et se nuancent d'une teinte religieuse. L'homme a la notion de cet au-delà, il en a soif, devant lui il se prosterne, et sous quelque forme qu'il se dramatise, le sentiment qu'il éprouve devant ce mystérieux inconnu n'a qu'un nom : le sentiment religieux. Le savant le soupçonne au-delà de ses formules et des faits positifs d'expérience ; s'il n'arrive pas jusque-là, toute sa science n'est qu'un pur néant. L'artiste le rêve au-delà des formes sensibles qui fixent son idée ; l'homme bon le reconnaît au plus profond de son cœur. Et tous ont un sens pour le percevoir, le sens du mieux d'où dérive la perfectibilité ; tous l'aiment comme on aime un idéal élevé ; tous à certains moments s'arrachent au terre à terre de la vie vulgaire pour se réfugier en lui comme en un meilleur moi. C'est le Dieu intime de chacun, un Dieu vivant, un ami du dedans, un maître expérimenté ; quelquefois un protecteur et une providence utile. Et à tous il parle, et son verbe sous la multiplicité des expressions n'a jamais qu'un sens ; « Sursum corda, excelsior », toujours plus haut.

Le bouddhisme proclame le droit de tous à l'idéal. Non pas seulement à ce vague idéal de bien auquel se restreignent les religions conventionnelles, mais le droit à tout l'idéal. Il proclame que si l'on arrive à l'idéal par la voie des sens, de l'intellect et du cœur, il faut ouvrir pleinement et à tous toutes ces voies. L'homme ne vit pas seulement que de pain, il a des besoins de l'âme et ces besoins ne sont pas satisfaits exclusivement par l'exécution de certains rites religieux. Toute la nature inférieure de l'homme doit être utilisée au progrès de sa nature supérieure. Qu'on ne croie donc pas être quitte envers la nature quand, en échange de son temps et de son travail, on donne à l'homme qu'on occupe juste assez pour se loger, manger et se vêtir, et juste assez de temps pour réparer ses forces. Il faut faire l'aumône du beau, du bon et du juste ; il faut que l'homme ait la possibilité de vivre de la vie de famille, de s'instruire, de penser, de méditer sur ses droits et ses devoirs sociaux ; d'entendre de la musique, en

un mot de rompre de temps en temps, par le commerce avec l'idéal, la monotonie de la vie vulgaire : tout cela ce sont des besoins de son âme et pour cela il lui faut du temps, plus de temps que ne lui en laisse la loi immorale qui permet à un patron de l'emprisonner dans une usine douze et quatorze heures par jour.

Qu'on ne s' imagine pas que les jouissances

intellectuelles, artistiques et morales doivent être exclusivement l'apanage des riches ; elles ne sont point un objet de luxe mais une nécessité, car au bout il y a toujours un progrès. Qu'on ne se scandalise donc point si le peuple en réclame sa part, sa juste part ; il y a droit, car le droit à l'idéal c'est le droit au progrès, c'est le droit au bonheur.

D. MAC-NAB

LE MAL DE CŒUR DIVIN

I.

« Ceux qui par le cœur et l'esprit LE reconnaissent comme habitant leur cœur, deviennent immortels. » *Svetasvatara Upanishad*, IV, 20.

Depuis quelque temps est apparue une classe de théosophistes dont nous espérons que le nombre n'est pas grand. Ces mécontents se plaignent de ce que faisant partie de la Société théosophique, depuis plusieurs années, ayant une conduite très morale, étudiant la littérature théosophique et se nourrissant strictement de végétaux, ils ne découvrent pourtant en eux-mêmes aucun signe de progrès spirituel, et ne paraissent aucunement avoir attiré sur eux l'attention des Maîtres, ce qui était leur principal désir.

Nous leur répondons : Tout ce que vous avez fait est bien, est bon et vous fournira sûrement d'excellentes conditions pour votre avancement futur ; mais il est regrettable que de vous-mêmes vous ne sachiez pas voir l'insuffisance des vertus négatives et de la culture purement intellectuelle pour obtenir l'élevation de votre âme.

Le premier pas que vous avez à faire est de comprendre les grandes vérités de la science occulte ; c'est là le seul moyen de saisir au moins vaguement le but de votre vie précieuse et de comprendre ce qu'il faut faire pour atteindre ce but.

Personne à ma connaissance, dans la Société théosophique, n'a jamais soutenu qu'une alimentation végétale et l'étude des livres théosophiques fussent capables de conduire soudainement au but désiré, à la façon des pantoufles des Mille et une nuits. Il ne faut donc vous en prendre qu'à vous-mêmes si de fausses espérances vous ont causé du désappointement. Si vous ne prenez pas la ferme décision d'atteindre d'autres résultats que l'acquisition de quelques mots techniques et de quelques idées métaphysiques pour faire le connaisseur devant les ignorants, vous ferez aussi bien de renoncer dès à présent à parvenir au pays du mystique repos.

Le malentendu paraît provenir d'une fausse interprétation du terme « Gyan » (1) qui, dans les ouvrages sanscrits sur l'occultisme, est désigné comme le seul instrument de « Mukti » (2) ; on croit que ce terme signifie la connaissance acquise uniquement sur le plan intellectuel. C'est de ce malentendu que provient l'inimitié qu'on peut observer de nos jours entre les partisans de « Gyan-marga » et ceux de « Bhakti-marga ». Gyan, instrument de « Moksha » (2), n'est pas la simple intelligence des vérités scientifiques et philosophiques, mais signifie la perception intuitive du réel comme distinct du monde irréel des phéno-

(1) Ou Dnāna, connaissance, science (N. de la D.).

(2) Libération (N. de la D.).

mènes. Il est difficile de comprendre comment cette intuition pourrait avoir lieu sans un « quantum sufficit » de ce qu'on nomme Bhakti, sans être pénétré pour ainsi dire de dévotion envers le dieu intérieur, sans la « profonde soumission de l'âme à l'étoile sombre qui luit au-dedans d'elle ».

On sait combien puissante est l'attraction sur nous des objets sensibles; aucune volonté, si forte qu'elle soit, ne peut d'elle-même résister à cette attraction; pour y résister il lui faut le secours d'une impulsion venant de l'esprit. Personne n'a mieux exprimé la nécessité de Gyan que le sage Sankara, et les moyens de libération qu'il énumère sont Shradda, Bhakti, Dhyana et Yoga (3).

D'un autre côté Bhakti, s'il n'est convenablement dirigé par la compréhension des choses, ne peut non plus échapper à l'attraction du monde sensible. Une force aussi spirituelle, aussi raffinée, ne peut agir seule au milieu des conceptions matérielles avec la même énergie qu'elle déploie dans le domaine spirituel. Dans leur vrai sens Bhakti et Gyan nous apparaissent comme deux faces d'un même état d'âme.

Le développement spirituel exige plutôt la culture du cœur que celle de l'intellect, bien que cette dernière soit indispensable.

Durant le triste voyage qu'est la vie de chaque être humain, il y a des moments où il se détourne de la blafarde lumière du monde extérieur pour se retirer dans les profondeurs de son esprit, et là, reposant sur le sein de l'Infini, il entend une douce et calme voix lui dire: « Enfant de la terre, ta vie n'est qu'un rêve; éveille-toi pour te trouver transformé en ange. »

Béni celui qui ne se contente pas d'écouter cette voix avec un ravissement passager, mais trouve en son cœur la force de lui obéir.

Pendant les moments d'extase, nous sentons combien trompeur est le monde au milieu duquel nous vivons; nos plus hautes aspirations, nos plus profonds chagrins et nos plus grandes joies nous apparaissent alors comme de

vaines ombres. Mais comment faire pour nous éveiller au milieu de notre rêve? Le courant de l'esprit descend sur nous comme la rosée du ciel sans que nous l'apercevions; comment le maîtriser, transformer ses jets capricieux en courant continu capable de rompre les barrières de l'illusion et de nous emporter dans la réalité qui se trouve au delà? Le rêve n'aura-t-il donc pas de fin? N'est-il pas possible de s'abreuver plus souvent du Soma?

Sûrement ces choses sont possibles puisque d'autres avant nous ont pu franchir l'océan des illusions.

Faut-il indiquer le moyen?

La pensée, la méditation, « Vichara », voilà le secret par lequel on arrive au succès. Le trois fois grand Hermès n'a-t-il pas dit: « Sans philosophie il n'y a pas de haute religion » et le saint Sankara ne nous a-t-il pas suppliés ainsi:

« O frère, médite sur la vérité de ta nature et de ton origine. »

Voilà le sentier qu'il faut suivre: Développer la pensée — réfléchir jour et nuit sur la non réalité de tout ce qui vous entoure et de vous-mêmes, et tâcher de comprendre par un effort incessant, que derrière cette procession de fantômes, il y a une essence inconnue, inaperçue dans le tumulte de la vie journalière, mis qui néanmoins est la seule réalité d'où a jailli tout ce qui a l'apparence de la beauté, de l'aurore et de la joie.

Commencez donc par réprimer toutes les pensées relatives à cette vie illusoire; ne comptez pas sur la faveur des pensées nobles et élevées qui traversent par instants votre cœur, car aucun changement appréciable ne sera obtenu si vous vous abandonnez à l'espérance de ces arrivées fortuites de l'impulsion spirituelle. Regardez autour de vous et voyez par quel travail incessant les hommes parviennent à obtenir les bagatelles, objets de leurs désirs. Pensez-vous donc qu'un aussi glorieux résultat que l'affranchissement de la mort et de la misère, qu'on suppose les véritables compagnes de la vie humaine, puisse être obtenu sans un rude travail? Toutes vos énergies, celles qui sont éveillées et celles qui dorment, devront exercer tout ce qu'elles

(1) Foi, dévotion, science et union mystique. (N. de la D.).

ont de vigueur avant que vous puissiez parvenir à la fin de votre voyage. Essayez donc par la concentration de toutes les forces de votre esprit, de fermer la porte de votre intelligence à toutes les pensées qui s'y introduisent pour l'égarer ; ne laissez entrer que celles qui peuvent vous révéler la non réalité de la vie des sens et la paix du monde intérieur.

Il faut dire à votre âme les paroles du prince de Danemark :

« Oui, du registre de ma mémoire, je veux effacer tous les souvenirs que j'ai chéris, toutes les semences des livres, toutes les formes, toutes les empreintes du passé qui y furent inscrites par la jeunesse et l'observation, et ton ordre tout seul vivra dans le livre de mon cerveau, exempt de mélange avec toute matière inférieure. »

Nous avons pu nous rendre compte que, pour celui qui se tourne vers la vie occulte, l'apparition des mauvaises pensées est moins pernicieuse que celle des pensées inutiles et indifférentes. Il est toujours sur ses gardes contre les mauvaises pensées, et comme il est résolu à les combattre et à les vaincre, elles servent au développement et à la puissance de sa volonté. Mais les pensées indifférentes ne servent qu'à distraire son attention et à gaspiller son énergie, sans lui procurer le plus léger bénéfice. Evitez donc soigneusement « la pensée stérile, la pensée des possibilités et des contradictoires. »

La première grande illusion à dissiper est celle de l'identification de vous-mêmes avec votre corps physique. Les formes du langage de notre âge de matérialité sont cause de l'enracinement en nous de cette énorme erreur. Dès l'enfance notre nature délicate est rompue à cette fausse idée qui de tous côtés retentit autour de nous, « Je vais, je viens » et ainsi de suite, quand on ne voit que l'enveloppe physique accomplir les actes dont on parle. Les ascètes de l'Inde sont les seules gens qui parlent de « Sharira » comme distinct d'eux-mêmes,

prenant soin ainsi de ne pas induire les autres en erreur (1).

Examinez en vous-mêmes, sans vous laisser tromper par les fausses notions qui flottent autour de vous, et commencez à considérer votre corps uniquement comme la maison que vous habitez pour un temps et alors vous ne cédez plus à ses tentations. En quoi, cher ami, cette masse de chair que vous n'avez pas honte d'appeler vous-même, diffère-t-elle des arbres de votre jardin ? Est-ce que la hache ne la coupe pas ? est-ce que le feu ne la brûle pas ? ne la voyez-vous pas dépérir et mourir plus rapidement qu'eux ? En quoi la nourriture que vous mangez avec tant de plaisir est-elle supérieure à l'air et à l'eau qui nourrissent l'arbre ? Ah ! triste destinée ! chute stupéfiante ! vous qui êtes un dieu, prenez plaisir aux délices de la chair et du sang !

Hélas ! vous êtes amoureux de cette marionnette drôlement taillée, vous passez votre vie inestimable à la parer et à l'habiller de vêtements remarquables pour que d'autres marionnettes s'inclinent devant elle. Demandez-vous franchement si cet étalage de marionnettes est digne que vous y consacriez votre vie. Ne servez le corps que dans la mesure où il vous aide à servir votre dieu ; sans cela mieux vaudrait pour vous que le corps périt, qu'il fut mis en pièces, parce qu'alors il ne servirait pas à créer une armée d'illusions qui vous font leur esclave. Si fidèlement que vous travailliez pour lui, il ne manquera pas de vous trahir un jour, songez-y donc pendant qu'il en est temps encore. Méprisez son bien-être et ouvrez les yeux à l'objet réel de votre existence ; consacrez tous les instants de votre vie à avancer vers le centre de lumière qui vous appelle de loin.

GYAN BHIKSHACHARI

Traduit du *Theosophist*, par GUYMOT.

(A suivre.)

(1) A noter aussi ce fait d'une grande portée occulte que les petits enfants, venant d'un plan supérieur d'existence, parlent toujours de leur personnalité à la troisième personne, comme s'ils parlaient d'un autre. (Note du traducteur.)

LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE

Par H. P. BLAVATSKY (Suite)

LES MYSTÈRES DE LA RÉINCARNATION

Voici ensuite ce que le même auteur emprunte à « La Doctrine Secrète » :

« Ceux qui croient à Karma doivent croire
« à la destinée que chaque homme, depuis sa
« naissance jusqu'à sa mort, tisse autour de
« soi, fil par fil, comme l'araignée file sa toile;
« et cette destinée est guidée par la voix cé-
« leste du prototype invisible qui est hors de
« nous, ou par notre homme astral intérieur,
« qui est plus intimement lié à nous, et qui
« ne devient que trop souvent le mauvais gé-
« nie de l'entité incarnée que l'on appelle
« l'homme. L'homme extérieur est conduit
« par ces deux influences, mais l'une des deux
« doit l'emporter; et dès le début de la lutte
« invisible, la loi implacable et sévère de la
« compensation entre dans l'arène et suit pas
« à pas les incertitudes du combat. Lorsque
« le dernier fil est tissé, l'homme est enveloppé
« dans son propre filet, et se trouve entière-
« ment placé sous l'empire de la destinée qu'il
« s'est faite à lui-même... Un occultiste ou un
« philosophe ne parle pas de la bonté ou de
« la cruauté de la Providence, qu'il identifie
« avec Karma-Nemesis; mais il enseigne que
« ce pouvoir garde et protège l'homme de bien
« dans cette vie comme dans les vies futures,
« et punit le méchant jusque dans sa sep-
« tième renaissance — c'est-à-dire jusqu'à ce
« que l'effet de la perturbation qu'il a causée
« au plus petit atome du Monde infini de l'har-
« monie, ait été entièrement rétabli. Car l'u-
« nique décret de Karma — décret éternel et
« immuable — est l'harmonie absolue dans le
« monde de la matière comme dans le monde
« de l'esprit. Par conséquent, ce n'est pas Kar-
« ma qui récompense ou qui punit, mais c'est
« nous qui nous récompensons ou qui nous pu-
« nissons nous-mêmes, en travaillant de con-
« cert avec la Nature et en nous conformant
« aux lois qui établissent l'harmonie, ou en

« agissant contrairement à ces lois. Et Karma
« ne serait pas inscrutable pour les hommes si
« ceux-ci travaillaient avec union et harmonie,
« au lieu de préférer la discorde et la lutte.
« Car notre ignorance des voies qu'une partie
« de l'humanité appelle les voies obscures et
« compliquées de la Providence, qu'une au-
« tre partie considère comme un fatalisme
« aveugle, tandis qu'une troisième partie n'y
« voit que la chance, sans dieux ni diables
« pour guider quoi que ce soit — cette igno-
« rance, disons-nous, ne manquerait pas de
« disparaître si nous savions attribuer tout
« cela à ce qui en est la véritable cause...
« Nous contemplons avec égarement un mys-
« tère que nous avons nous-même produit et
« des énigmes que nous refusons de résoudre
« — nous nous accusons le Grand Sphinx de
« nous dévorer. Mais, en vérité, il n'y a, dans
« notre vie, pas un seul accident, pas un cha-
« grin, pas un jour malheureux, dont la cause
« ne puisse être trouvée dans nos propres ac-
« tions de cette vie ou d'une vie précédente...
« ...La loi de Karma est unie d'une façon inex-
« tricable à celle de la réincarnation... Il n'y
« a que cette doctrine qui puisse nous expli-
« quer le problème mystérieux du bien et du
« mal, et réconcilier l'homme avec la terri-
« ble injustice apparente de la vie; cette cer-
« titude seule, peut apaiser notre sens de
« justice révolté. Car, lorsque l'on connaît
« cette noble doctrine et que, regardant au-
« tour de soi, l'on observe les inégalités de
« naissance et de fortune, d'intelligence et
« de capacités; lorsque l'on voit l'honneur qui
« est rendu à des imbéciles et à des dissipa-
« teurs auxquels la fortune, par seul privi-
« lège de naissance, a prodigué ses faveurs,
« tandis que leur voisin, infiniment plus di-
« gne de bonheur, doué d'intelligence et de
« vertu, ne recueille que la misère et le man-

« que de sympathie — lorsque l'on est témoin
 « de tout cela et que l'on ne peut que se re-
 « tirer dans l'impuissance de soulager cette
 « souffrance imméritée, lorsque les cris de
 « douleur qui s'élèvent de toutes parts nous
 « résonnent aux oreilles et nous meurtrissent
 « le cœur — il n'y a que la connaissance pré-
 « cieuse de la loi de Karma qui puisse nous
 « empêcher de maudire la vie, les hommes,
 « et leur Créateur supposé.... Consciente ou
 « inconsciente, cette loi ne prédestine aucune
 « personne, aucune chose; elle existe vraiment
 « de toute éternité, car c'est l'éternité même,
 « et puisqu'il n'existe pas d'acte qui soit égal
 « à l'éternité, on ne peut pas dire que cette
 « loi agisse: elle est l'action même. Ce n'est
 « pas la vague qui noie l'homme; mais l'ac-
 « tion personnelle du malheureux qui, délibé-
 « rément, se place lui-même sous l'action im-
 « personnelle des lois qui régissent le mou-
 « vement de l'Océan. Karma ne crée rien,
 « et ne forme aucun dessein. C'est l'homme
 « qui produit et crée les causes, et la loi
 « Karmique en redresse les effets; et ce re-
 « dressement n'est pas un acte. c'est l'har-
 « monie universelle qui tend sans cesse à re-
 « tourner vers sa condition primitive, et qui,
 « semblable à une branche courbée avec trop
 « de vigueur, se redresse avec une force égale.
 « Et si le bras qui cherchait à altérer la po-
 « sition naturelle de la branche, se trouve
 « disloqué par suite de cet effort, dirons-nous
 « que la branche nous a cassé le bras ou que
 « notre propre folie est cause de cet accident?
 « Karma n'a jamais cherché à détruire la li-
 « berté intellectuelle et individuelle, comme le
 « dieu inventé par les Monothéistes; ses dé-
 « crets ne sont pas enveloppés de ténèbres
 « afin de jeter l'homme dans la perplexité, et
 « celui qui ose en scruter les mystères, n'est
 « pas puni de sa témérité. Au contraire; l'hom-
 « me qui, par l'étude et la méditation, réus-
 « sit à soulever le voile qui couvre les sen-
 « timents pliqués de Karma, et à jeter quel-
 « que lumière sur ces voies obscures dont les
 « contours sont la perte de tant d'êtres hu-
 « mains qui ne connaissent pas le labyrin-
 « the de la vie, l'homme qui fait cela tra-
 « vaille pour le bien de ses semblables. Kar-

« ma est une loi absolue et éternelle dans le
 « monde de la manifestation, et comme il ne
 « peut y avoir qu'une seule Cause Absolue,
 « Éternelle, toujours présente, ceux qui
 « croient en Karma, ne peuvent pas être re-
 « gardés comme des athées ou des Matéria-
 « listes, encore moins comme des Fatalistes;
 « car Karma est un avec l'Inconnaissable et en
 « est un aspect; Karma en représente les
 « effets dans le monde phénoménal. »

Un autre auteur Théosophe apprécié dit
 aussi (But de la Théosophie, par Madame
 P. Sinnett):

« Chaque individu crée un Karma bon ou mau-
 « vais dans chaque action et chaque pensée de
 « sa vie de tous les jours, et développe en
 « même temps en cette vie le Karma produit
 « par les actes et les désirs de celle qui est
 « passée. Lorsque nous voyons des personnes
 « affligées de maux qu'elles ont apportés en
 « naissant, nous pouvons en conclure que ces
 « maux sont les résultats inévitables de cau-
 « ses qu'elles ont créées elles-mêmes lors d'une
 « vie précédente. On pourra faire l'observa-
 « tion que ces maladies étant héréditaires, ne
 « peuvent avoir aucune relation avec une in-
 « carnation passée; mais il ne faut pas ou-
 « blier que l'Ego, l'homme réel, l'individualité,
 « ne tire pas son origine spirituelle de la pa-
 « renté au moyen de laquelle il se réincarne,
 « mais qu'il est entraîné, par les affinités que
 « son genre de vie précédent a attirées au-
 « tour de lui, dans le courant qui le conduira,
 « lorsque l'heure de la renaissance aura sonné,
 « vers le foyer le mieux adapté au dévelop-
 « pement de ces tendances.... Bien comprise,
 « cette doctrine de Karma est faite pour gui-
 « der vers une vie plus pure et plus élevée,
 « ceux qui en ont saisi la vérité; car n'ou-
 « blions pas que, non seulement nos actions,
 « mais aussi nos pensées donnent naissance à
 « une foule de circonstances qui exerceront
 « inévitablement une bonne ou mauvaise in-
 « fluence sur notre avenir, et, ce qui est plus
 « important encore, sur l'avenir de plusieurs
 « de nos semblables. Si les péchés par omis-
 « sion et par commission n'avaient de consé-
 « quences que pour le pécheur seul, le Karma
 « de ce dernier serait de moindre importance.

« Mais un sens parfait de justice, de moralité et de désintéressement est absolument nécessaire au bonheur et au progrès futurs de la famille humaine, parce que l'effet de chaque pensée et de chaque action de chacun de ses membres produit une bonne ou une mauvaise influence sur les autres. Un crime commis, une mauvaise pensée dirigée dans telle ou telle direction, ne nous appartient plus — et les conséquences futures qui en résulteront ne peuvent être effacées par la repentance la plus profonde. Une repentance sincère peut retenir un homme de retomber dans les mêmes erreurs, mais ne peut pas le sauver plus que les autres d'effets déjà produits qui l'atteindront infailliblement dans cette vie ou dans sa renaissance suivante. »

Nous continuons avec M. J.-H. Conelly :
 « Ceux qui croient à une religion basée sur une doctrine semblable ne s'opposent pas à ce qu'elle soit comparée avec celle suivant laquelle la destinée de l'homme pour toute l'éternité est déterminée par les accidents d'une seule et courte existence terrestre, durant laquelle il peut se réjouir dans la promesse que l'arbre reste comme il est tombé ; et si la conscience de sa méchanceté s'éveille en lui, il peut puiser sa plus brillante espérance dans la doctrine du sacrifice expiatoire qui, pourtant, d'après la Confession de Foi Presbytérienne, a ses chances d'insuccès. »

« Car, par décret de Dieu et pour la manifestation de sa gloire, il y a des hommes et des anges prédestinés à la vie éternelle, tandis que d'autres sont voués à la mort éternelle. »

« Ces hommes et ces anges ainsi prédestinés et condamnés à l'avance sont choisis d'après un dessein particulier qui n'admet point de changement ; et leur nombre est si défini et si certain qu'il ne peut être ni augmenté ni diminué... Car Dieu ayant destiné les élus à la gloire... il n'y en a point d'autres qui soient rachetés par Christ et qui puissent être appelés, justifiés, adoptés, sanctifiés et sauvés. Quant au reste de l'humanité, il a plu à Dieu, dans le dessein in-

« pénétrable de sa volonté, en vertu de laquelle il accorde ou refuse la miséricorde suivant son bon plaisir — il lui a plu, disons-nous, pour la gloire du pouvoir souverain qu'il exerce sur ses créatures, de destiner le reste des humains au déshonneur et à la vengeance que leur péché mérite, à la louange de la glorieuse justice de Dieu. »

Ainsi parle ce défenseur de talent ; et nous ne pouvons faire rien de mieux que de citer avec lui le passage du magnifique poème, qui lui sert à développer son sujet. Voici ce qu'il dit :

« La beauté exquise de l'exposé de Karma par Edwin Arnold, dans « La Lumière de l'Asie », nous tenterait de tout citer ici ; mais nous sommes obligés de nous contenter d'en emprunter le passage suivant :

« Karma, cette totalité d'une âme des choses qu'elle a faites, des pensées qu'elle a eues ; ce « soi » qu'elle s'est tissé sur la trame d'un temps s'étendant à perte de vue, et dont les fils ourdis invisiblement partent d'actes passés ! »

« Eternel comme l'espace, sûr comme la certitude, existe, sans commencement ni fin, un Pouvoir divin qui a le bien pour but, et dont les lois seules sont durables. »

« Il ne souffre le dédain de personne ; qui agit contre lui, y perd, qui le sert, y gagne. Il réserve la paix et le bonheur pour récompenser le bien fait en secret ; et les souffrances pour le mal qui se cache. Il voit partout et remarque tout. Faites le bien : il vous le rend ! Faites le mal — et quand même Dharma tarderait à venir, l'éternelle rétribution ne peut être éloignée. »

« Il ne connaît ni pardon ni courroux. Il mesure : ses mesures sont parfaites. Il pèse : sa balance est sans faute. Le temps ne compte point ; il jugera demain, ou plusieurs jours plus tard. »

« Telle est la loi qui marche vers la justice, et dont personne ne peut détourner ni arrêter le cours. Le cœur même de cette loi est l'Amour ; son but, la perfection et la paix la plus complète. Obéissez. »

Et maintenant je vous conseille de réfléchir

chair à nos vues Théosophiques sur Karma, la loi de la Rétribution, et de juger si elles ne sont pas plus philosophiques et, plus justes que le dogme cruel et dénué de raison qui fait de « Dieu » un monstre sans intelligence, lorsqu'il décrète que les « élus » seuls seront sauvés, et que tout le reste est condamné à la perdition éternelle!

QUESTION. — En effet, je comprends d'une façon générale ce que vous voulez dire; mais je voudrais que vous puissiez me donner un exemple concret de l'action de Karma.

REPONSE. — Voilà ce que je ne puis pas faire. Nous devons nous contenter de la certitude que nos circonstances et nos vies actuelles sont, comme je l'ai déjà dit, les résultats directs de nos actions et de nos pensées en des vies antérieures. Mais nous qui ne sommes ni des Voyants ni des Initiés, ne pouvons rien savoir des détails de l'action de Karma.

QUESTION. — Y a-t-il donc vraiment des Adeptes ou des Voyants qui puissent suivre les détails de ce procès Karmique de redressement?

REPONSE. — Certainement: « Ceux qui savent » le peuvent en se servant de pouvoirs qui sont latents chez tous les hommes.

Qui sont ceux qui savent ?

QUESTION. — Ce que vous venez de dire s'applique-t-il à nous-mêmes aussi bien qu'à d'autres ?

REPONSE. — Également ; car la même vision limitée existe pour tous, excepté pour ceux qui, dans le cours de l'incarnation présente, ont atteint le plus haut degré de clairvoyance et de vision spirituelles. Tout ce que nous pouvons saisir, c'est que les choses se seraient passées différemment s'il avait fallu qu'elles fussent différentes de ce qu'elles sont; que nous nous sommes faits nous-mêmes tels que nous sommes et que nous recueillons tout simplement ce que nous avons mérité.

QUESTION. — Je crains bien qu'une conception de ce genre ne réussisse qu'à nous aigrir.

REPONSE. — Au contraire ; car c'est plutôt un manque de foi à la juste loi de la rétribu-

tion qui éveille dans l'homme chaque sentiment de révolte. L'enfant, tout comme l'homme, s'indigne d'un châtement, ou même d'un reproche, qu'il croit ne pas avoir mérité, infiniment davantage que d'un châtement plus sévère, mais qu'il sent avoir mérité. La croyance à Karma est la raison la plus élevée qui puisse réconcilier un homme avec son sort en cette vie, et le plus puissant motif qui puisse lui suggérer les efforts nécessaires pour améliorer son incarnation suivante ; tandis que l'un et l'autre seraient détruits si nous supposions que notre sort pût être autre chose que le résultat d'une Loi stricte, ou que notre destinée se trouve en d'autres mains que les nôtres.

QUESTION. — Vous venez d'affirmer que ce système de Réincarnation sous la loi Karmique s'adresse à la raison, à la justice et au sens moral ; mais ne faut-il pas y sacrifier les sentiments plus doux de la sympathie et de la pitié ? et n'en résulte-t-il pas un endurcissement des instincts les plus élevés de la nature humaine ?

REPONSE. — En apparence, seulement ; et non en réalité. Un homme ne peut pas recevoir plus ou moins qu'il ne mérite sans que les autres ne soient également traités avec injustice ou avec partialité ; et une loi qui pourrait être détournée par la compassion, produirait plus de misère qu'elle n'en épargnerait, et ferait naître plus d'irritation et de malédiction que de reconnaissance. Rappelez-vous aussi, que, bien que nous soyons nous-mêmes créateurs des causes qui entraînent à leur suite les effets de cette loi, ce n'est pas nous qui l'appliquons ; elle s'exécute elle-même ; et, d'autre part, l'état de Dévakhān est la plus riche manifestation que l'on puisse attendre d'une juste miséricorde et d'une juste compassion.

QUESTION. — Vous parlez d'Adeptes comme d'exceptions à la règle de notre ignorance générale ; possèdent-ils vraiment plus de connaissance que nous touchant la réincarnation et nos états futurs.

REPONSE. — Certainement ; grâce au développement de facultés que nous possédons tous, mais qu'eux seuls ont su cultiver jus-

qu'à la perfection, ils ont visité en esprit les divers plans et les divers états dont nous venons de vous entretenir. Depuis un temps immémorial, des générations d'Adeptes, l'une après l'autre, ont étudié les mystères de l'être, de la vie, de la mort et de la renaissance; et ont enseigné à leur tour quelques-uns des faits qu'ils ont appris de cette manière.

QUESTION. — La Théosophie a-t-elle pour but de produire des Adeptes ?

REPONSE. — La Théosophie considère l'humanité comme une émanation de la divinité retournant vers sa source; ceux qui sont arrivés à un point avancé sur cette route, atteignant l'Adeptat après avoir consacré plusieurs incarnations à s'y préparer. Car, remarquez bien qu'aucun homme n'a réussi à atteindre en une seule vie l'Adeptat des Sciences secrètes; il faut pour cela plusieurs incarnations à partir du moment où l'on a décidé de s'y vouer et où l'on a commencé à s'y préparer consciencieusement. Il se trouve peut-être, au milieu même de notre Société, bien des hommes et bien des femmes qui ont commencé, depuis de nombreuses incarnations, à gravir la route escarpée qui mène à la lumière, mais qui, trompés par les illusions de la vie présente, ne se doutent pas même de ce fait, ou perdent peu à peu toutes les chances de faire quelques progrès durant l'existence actuelle. Ils se sentent irrésistiblement attirés vers l'occultisme et vers la Vie Supérieure, mais ils sont trop personnels, trop attachés à leurs propres opinions, trop épris des attraits trompeurs de la vie matérielle et des plaisirs éphémères du monde, pour renoncer à tout cela; et de cette façon ils perdent leur chance d'avancement durant la vie présente. Mais pour les hommes ordinaires et pour les devoirs pratiques de l'existence journalière, un résultat aussi éloigné ne peut servir ni de but, ni de motif, car il serait insuffisant.

QUESTION. — Alors que se proposent les personnes ordinaires en se joignant à la Société Théosophique ?

REPONSE. — Il y en a plusieurs qui s'intéressent à nos doctrines et qui sentent, instinctivement, qu'il s'y trouve plus de vérité que dans aucune religion dogmatique; d'autres

ont pris la ferme résolution d'atteindre l'idéal le plus élevé représenté par le devoir de l'homme.

Différence entre la foi et la connaissance ou la foi aveugle et la foi raisonnée.

QUESTION. — Vous dites que ces personnes acceptent les doctrines de la Théosophie et y croient; mais puisqu'elles ne sont pas du nombre de ces Adeptes dont vous venez de parler, il faut bien que leur Foi en vos enseignements soit aveugle. Dans ce cas, où voyez-vous une différence avec les religions conventionnelles ?

REPONSE. — Il y a là une différence comme à peu près sur tous les autres points. Ce que vous appelez « la foi », et qui n'est autre chose qu'un Foi aveugle pour ce qui concerne les dogmes des religions chrétiennes, dévient chez nous « la connaissance », la suite logique de choses que nous « savons », touchant certains « faits » de la nature. Vos doctrines sont basées sur l'interprétation, par conséquent sur le témoignage « de seconde main », de voyants; les nôtres, sur le témoignage invariable et uniforme de voyants. Ainsi, la théologie chrétienne ordinaire enseigne que l'homme est une créature de Dieu, composée de trois parties: corps, âme et esprit, toutes trois essentielles pour constituer l'être humain complet, et toutes nécessaires, sous la forme grossière de l'existence physique et terrestre, ou sous la forme éthérée de la résurrection, à la continuation éternelle de la vie; puisque chaque homme possède une existence permanente séparée de celle des autres hommes et de la Dêité. La Théosophie au contraire, enseigne que l'homme est une émanation de l'Essence Divine Inconnue mais toujours présente et infinie, et que, par conséquent, son corps ainsi que tout le reste, est impermanent, c'est-à-dire, n'est qu'une illusion; l'Esprit seul en lui continue à subsister tout en perdant néanmoins son individualité séparée au moment de la réunion complète à l'Esprit Universel.

H. P. BLAVATSKY.

(A suivre.)

ÉTUDES DE DIÉTÉTIQUE THÉOSOPHIQUE

**Portée morale et intellectuelle du
Végétarisme**

Au cours de l'introduction qu'un Prince de la science officielle, le premier thérapeutiste de l'époque, Dujardin-Beaumetz, a donnée à mon livre, paru récemment : « Le Végétarisme et le régime végétarien rationnels » ; et où il rend témoignage explicite qu'il a trouvé, dans la Doctrine : « Sa propre Guérison »... on trouve cette phrase qui semble une anomalie :

« ... Je ne puis admettre le rôle que le docteur Bonnejoy et les adeptes du végétarisme veulent faire jouer à ce genre d'alimentation sur les facultés intellectuelles et morales, et je pense qu'on peut être vertueux tout en mangeant de la viande. » etc. Plus loin, il est vrai, l'éminent académicien reconnaît que le végétarisme est le meilleur remède à l'Alcoolisme... Ce remède que cherchent à l'envi — ou font semblant de ne pas voir quand il « érève les yeux ! » — une foule de congrès, de Sociétés dites de « tempérance », de savants isolés, etc., mais tous plus aveugles, volontairement ou non, les uns que les autres.

C'est déjà quelque chose ; et il faut remercier l'illustre savant de cet appui et ce répondant que donne, à la doctrine méconnue, sa plume autorisée ; il faut savoir se contenter, pour le moment, d'un résultat partiel ; et nos maîtres n'ignorent pas qu'on ne saurait vaincre, tout d'un coup, un préjugé viandailleur aussi puissant et despotique que celui qui tient, aujourd'hui, en général, notre Occident sous sa domination ; et on peut dire : le terrorise de mille façons et par mille liens divers.

On peut, c'est certain, être vertueux quand on s'est nourri de cadavres. Saint Paul, saint Augustin et bien d'autres, avant leur conversion, nécrophagèrent à l'envi. Or ce ne fut pas : « à cause » mais « malgré » cette déchéance, qu'ils ouvrirent leurs yeux à la vérité ; et, dès là qu'ils le firent, ils en reconquirent toute l'horreur. Jamais plus désormais, ils ne souillèrent leur sang et leurs

auteurs des Ptoémaïtes et microbes cadavériques. Ce fut même là ce qui les fit « saints » ; si on veut remarquer qu'aucun de ceux que la tradition chrétienne, en cela végétarienne stricte, désigne à l'adoration des fidèles... aucun de ceux-là ne s'est départi d'un végétarisme, si strict, qu'il fut poussé souvent jusqu'à l'ascétisme et même au monobromisme (1). »

Ainsi donc l'assertion de notre savant, toute exacte qu'elle est, par le fait ; ne prouve absolument rien contre la Doctrine ; et il serait facile, en l'étendant à d'autres cas, car elle est d'ordre général, de faire ressortir davantage son inanité comme raison probante particulière :

L'éminent thérapeute n'a eu, il est vrai, en vue que le végétarisme thérapeutique qui ne se préoccupe pas de son influence sur l'âme et les phénomènes animiques ; mais cette influence n'en existe pas moins très réellement. J'en ai pour garants tous les fondateurs de religions, de l'Inde et d'ailleurs qui n'ont placé le végétarisme au premier rang de leurs prescriptions que parce qu'ils étaient pénétrés de cette vérité : qu'il a l'action la plus salutaire sur l'esprit et les mœurs.

La tradition vient encore corroborer ma thèse : « l'âge d'or », fiction ou vérité traditionnelle, qui se retrouve chez la plupart des peuples, en est encore une preuve saisissante. Dans ces temps, où le végétarisme sans doute avait succédé à la nécrophagie primitive, prouvée par les études et découvertes préhistoriques : la guerre avait disparu, et les individus ou les peuples n'étaient pas, comme dans nos sociétés viandailleuses à outrance, à l'état de militarisme et surexcitation intense les uns contre les autres. En contraste avec ce temps de bonheur végétarien, célébré par tous les poètes, nous voyons dans ces sociétés modernes : l'égoïsme, l'envie, la jalousie, le « quant à soi », la personnalité nous envahir ; l'union des familles

(1) *Le Végétarisme*, etc., 3^e partie. chap. I.

disparaître et se remplacer par l'Âpre poursuite de l'argent ou des gains rapides !

Deux « Divinités » de l'Esprit du mal (Asouras) : l'alcoolisme et la morphimanie, compagnes obligées de la viandeillerie, mais oubliées dans le Panthéon Bouddhique Indou ! se sont abattues sur notre Occident, et nous minorent terriblement. L'une s'attaque surtout aux basses classes ; la « spécialité » de l'autre est de décimer les riches et les savants ; il est même de notoriété, à l'Académie et dans les journaux, que plus de moitié des médecins sont des amants de la fée morphine ! les autres branches des sciences lui paient aussi un fort tribut... et ils n'ont pas l'excuse des Chinois, à qui les commerçants d'Albion l'imposent de force. La déchéance minorative va de plus en plus vite, les moralistes, qui le voient, essaient en vain d'enrayer... ils sont impuissants et le resteront tant que leurs yeux ne verront pas la lumière de l'Orient. Et voilà ce que la nécrophagie a fait de nos sociétés occidentales, basées, par le fait, sur la complicité et le recel d'un meurtre !

La viande ne produit que la paresse et la faiblesse, entrecoupée de sursauts ; comme on le voit chez les animaux carnivores ; les herbivores sont les producteurs de la vraie force, comme l'éléphant, le bœuf de labour, etc. mais contrairement à un inepte et inconscient préjugé, le végétarien, comme dit Horace :

« *Vegetus, prescripta ad munia surgit !* »

J'ai développé et prouvé amplement ces vérités dans mon livre précité, j'y renvoie le lecteur du « Lotus Bleu » : il y verra le consensus universel dans le sens de ma thèse, contredisant, formellement, l'assertion de notre science moderne occidentale, dont notre éminent savant est un des représentants les plus autorisés.

Voilà pour le côté moral de la question : quant au point de vue intellectuel, il se montre encore plus dans mon sens... Je ne citerai pas ici, de nouveau, la longue liste de grands hommes végétariens de mon livre ; elle y tient, avec les citations à l'appui, le tiers du volume et toute la partie historique. Depuis l'Inde et Pythagore jusqu'à Dujardin-Beau-

metz lui-même, qui la clôt dignement parmi les modernes, toutes les branches du savoir humain y sont représentées ; et cela par les noms les plus illustres de notre Occident.

Ce n'est pas sans raison que, il y a seulement cinquante ans, dans un temps où la science de l'Orient n'était guère connue de nos occidentaux, le végétarien Gleizès émettait, dans sa « Thalysie » ces axiomes, méconnus ou moqués de ses contemporains, et pourtant l'expression même de la vérité philosophique orientale :

« Les Végétaux forment la véritable nourriture des nerfs et de l'intelligence, ils préparent le fluide qui les abreuve, l'huile de cette lampe merveilleuse. »

« La viande est athée, la chair des bêtes rend bête. »

« L'homme, en mangeant l'animal qu'il a tué, renferme la mort dans son sein. »

« La viande que nous entassons dans nos entrailles, voilà le levain corrompateur qui fait fermenter tous les vices dans notre sein, et y détruit tous les germes de bonté, de sagesse et de justice que la nature y avait semés. »

« Le meurtre des animaux est la principale source des erreurs et des crimes de l'homme, l'usage de leur chair est la cause prochaine de sa laideur, de ses maladies et de la courte durée de son existence. »

« L'homme moral ne peut être bon, si l'homme physique est dépravé. »

« Le pain est pour l'homme ce que l'Ambrosie était pour les Dieux », etc., etc., etc.

Aujourd'hui, un rayon venu de l'Orient a mis ces vérités en lumière, et déjà une légion nombreuse d'entre nous s'en porte le garant et le défenseur. Le temps est passé où le végétarien Gleizès ne trouvait pas d'écho chez nous à ses doctrines : et où, alors qu'il était mort cependant, des romanciers et des bibliographes le classaient sous la rubrique des « excentriques » ou des « Fous littéraires »... tout en travestissant ses doctrines, et en lui prêtant pour la circonstance, des excentricités ou des paradoxes qu'il n'avait jamais commis !

La nécrophagie n'avait pas dérogé à son habitude d'obscurantisme mesquin, de règne du mensonge et du convenu et de peur folle

de la vérité qui renverserait ses bizarres conceptions... lesquelles... lesquelles par le fait, forment le fond de ses résistances au végétarisme ami du grand jour, de la franchise et de la loyauté.

Nos maîtres de l'Orient n'ont pas besoin qu'on les convainque de ces vérités, pour eux séculaires ; mais que doivent-ils penser de la science occidentale, qui n'a pas encore ouvert les yeux à la lumière ; et qui émet, d'une plume autorisée, des paradoxes philosophiques comme celui qui fait l'objet de cette étude !

Mais la vérité est comme l'or ou le dia-

mant, elle n'est obscurcie dans son casene par aucune chose ; elle est éternelle, et peut patiemment attendre qu'on la débarrasse de ce qui la voile. Elle n'en brille alors qu'avec plus d'éclat ; et si une génération d'inconscients a hâfoué ou méconnu Gleizès le végétarien : il en vient après une autre qui l'honore comme le précurseur du végétarisme moderne occidental.

LE DOCTEUR BONNEJOY (DU VEXIN)

Chars (Seine-et-Oise).

TRIBUNE THÉOSOPHIQUE

11. — « RENDRE LE BIEN POUR LE MAL, comme le conseille H. P. B., n'est-ce pas encourager le méchant à recommencer envers vous et envers autrui, n'est-ce pas faire mal à votre voisin et au criminel ainsi qu'à vous-même ? Punir, sans aucun sentiment de vengeance, n'est-ce pas au contraire diminuer le Karma d'expiation du criminel ; n'est-ce pas diminuer les chances qu'il a d'aggraver son Karma en recommençant ; n'est-ce pas enfin obéir à la justice, et comment pourrait-on soi-même être puni pour ce fait ? »

G. — Pour l'humanité le bien est l'attraction sympathique, le mal, la répulsion antipathique, avec les pensées et les actes qui découlent de ces deux espèces d'énergies.

L'énergie antipathique ne peut rester elle-même et produire ses résultats naturels qu'à une condition, c'est de rencontrer une résistance physique ou psychique, de pensée ou d'action. Si cette résistance lui fait défaut, elle perd son caractère, elle se transforme et ne peut plus produire les mêmes résultats qu'au paravant.

Pour tuer le mal il ne faut pas lui résister, parce qu'on ne peut lui opposer de ré-

sistance qu'avec de l'antipathie pour lui, et l'antipathie est la source du mal.

E. C. — « Rendre le bien pour le mal » n'est pas du tout la même chose qu'envoyer se faire pendre ailleurs ». L'indifférence sociale est la pourvoyeuse des prisons. Nous avons le devoir d'améliorer et nous n'avons pas le droit de punir : or, que faisons-nous pour améliorer, pour guérir les coupables ? L'idée de punition est toute chrétienne et occidentale ; c'est un corollaire du Dieu vengeur. L'occultiste ne connaît que l'idée de rétribution, d'ajustement, de causalité, et, croyant à la justice de Karma, il refuse de jouer le rôle de puissance du mal. En punissant, nous diminuons certainement le Karma du criminel, mais nous augmentons le nôtre non moins certainement et dans la même proportion mathématique. Quant à empêcher de recommencer, on peut y arriver bien plus sûrement en améliorant qu'en punissant. L'amélioration supprime les causes du mal : la punition n'atteint que les effets et produit de nouvelles causes.

A. — Je considère la maxime « Rendre le

bien pour le mal » comme un idéal de perfection, une limite à atteindre. Dans notre état actuel, il me semble qu'on pourrait se contenter de résister passivement au mal. Rendre le mal pour le mal est un instinct de brute. Ne rien rendre du tout serait déjà bien beau. L'inertie, comme dit Lao-tzeu, est la plus grande des forces. Le peuple est terrible, rien qu'en refusant de bouger : nos grévistes le comprennent bien. La simple passivité suffirait à nous débarrasser à jamais des armées permanentes et de toutes les exploitations. Le mal rebondit sur l'indifférence et rejaillit vers son auteur. La résistance passive semble être la conclusion de Tolstoï, le grand théosophe, et je conseille à notre correspondant de lire son livre « Ma religion », où cette question est traitée tout au long.

TOLSTOÏ (Ma Religion).— S'il y a eu dans l'histoire un mouvement progressif vers la suppression du mal, il a été dû à ceux qui ont enduré le mal, qui ne lui ont pas résisté par la violence. L'avancement de l'humanité vers le bien est dû, non pas aux tyrans, mais aux martyrs. Comme le feu ne peut éteindre le feu, ainsi le mal ne peut supprimer le mal.

... Si la pratique de la doctrine du monde était facile, agréable, et sans danger, nous pourrions peut-être croire que la pratique de la doctrine de Jésus est difficile, effrayante, cruelle. Mais la doctrine du monde est beaucoup plus difficile, plus dangereuse et plus cruelle que la doctrine de Jésus... Le nombre des victimes de la guerre dans notre siècle seul monte à trente millions d'hommes ;... des milliers de millions d'êtres ont péri, écrasés par un système social organisé sur le principe de la doctrine du monde ; mais où, de nos jours, trouverions-nous un million d'êtres, un millier, une douzaine ou un seul, qui ait péri de mort cruelle, ou même ait souffert de la faim et du froid, en faveur de la doctrine de Jésus ?

... L'illusion consiste dans cette ferme conviction que notre existence ne peut être assurée que par la lutte avec autrui. Nous sommes si accoutumés à cette illusion, à cette pré-

tendue sécurité de notre existence et de notre propriété, que nous ne comprenons pas ce que nous perdons en nous efforçant de l'obtenir. Nous perdons tout, — nous perdons la vie même. Toute notre vie est prise par l'anxiété de la sécurité personnelle, par des préparatifs pour vivre, de sorte qu'en réalité nous ne vivons jamais.

... Le trait distinctif de l'homme civilisé est d'obéir à ce que la majorité des hommes regardent comme inique, contraire à la conscience... et à la nature humaine. Quelle est la loi de la nature ? Est-ce de savoir que ma sécurité et celle de ma famille, tous mes amusements et plaisirs, sont achetés au prix de la misère, des privations et des souffrances de millions d'êtres humains... ou d'être certain que mon morceau de pain ne m'appartient que quand je sais que tout le monde a sa part, et que personne ne meurt de faim tandis que je mange ?

12. — « COMMENT LA THÉOSOPHIE RÉSOUT-ELLE LE PROBLÈME DU LIBRE-ARBITRE ? »

G. — Du moment qu'on admet l'empire universel de la loi de causalité, il ne peut y avoir de liberté sur aucun plan de manifestation. La liberté réside dans l'absolu, et ce n'est que comme absolu et non comme Pierre ou Jacques que l'homme est libre. Lire l'essai sur le Libre Arbitre de Schopenhauer. Pour être capable d'apprécier les idées philosophiques, il faut étudier la philosophie.

A. — La solution de toutes les antinomies de la raison pure se trouve dans l'absolu tel que le comprennent les Orientaux. De même que l'être et le non-être, l'infiniment grand et l'infiniment petit, l'immobilité et le mouvement absolu sont absolument la même chose ; le déterminisme absolu est l'impossibilité d'agir, l'immobilité ; la liberté absolue est l'action innée et sans obstacle, ou le mouvement absolu. Un mouvement est d'autant plus rapide qu'il met moins de temps à aller d'un point à un autre, et le mouvement absolu serait celui qui ne mettrait aucun temps à franchir l'espace ; ce serait donc l'omniprésence, c'est-à-dire l'immobilité absolue.

Mais l'homme est essentiellement relatif, et ses facultés, quelque absolues qu'elles puissent être dans leur essence, ne se manifestent en lui que relativement. Il est compris entre les pôles Esprit ou Liberté, ou Matière et Déterminisme, et évolue de l'un à l'autre. L'homme n'est donc ni absolument libre ni absolument déterminé. Sa liberté est d'autant plus grande ou d'autant moindre qu'il est lui-même plus ou moins spirituel. A un moment donné, il est libre de son avenir dans la mesure même où il n'est pas déterminé par son passé. L'homme est la créature de son passé et le créateur de son avenir.

M. M. C. (Lotus nov. 87). — Le bonheur a été défini par Stuart Mill, l'absence d'opposition. Manu le définit en termes plus forts : « Toute subjugation à autrui est une douleur, toute subjugation à soi-même est un plaisir. » ... La seule manière pour l'homme d'atteindre le bonheur est d'engloutir sa nature dans la grande mère nature, et de suivre la direction suivie par elle... L'effort de l'individu pour s'identifier avec la loi universelle est populairement connu sous le nom de pratique de la moralité. Obéir à cette loi universelle après l'avoir reconnue, c'est suivre la religion véritable que Notre-Seigneur Bouddha a définie « La compréhension du vrai ».

M. — Pour être libre, la volonté doit être universelle, comme la conscience pour être omnisciente. L'homme, étant une partie du tout, est conditionnellement libre. Mais il possède un principe latent de liberté et de conscience universelles.

Être indépendant, c'est être libre ou esclave, suivant qu'on agit avec ou contre la nature. Si on entend par liberté la faculté de résister à la nature, alors la déclaration d'indépendance est une abdication de liberté.

De là l'allégorie de la révolte des anges, de la chute qui est une ascension, puisque le but de notre évolution est d'enrichir la nature de notre « Volonté » et de notre « Représentation », en acquérant la « Liberté » et la « Conscience » individuelles, puis en universalisant Punité.

En s'involvant dans la matière, l'homme

s'enlise dans les ilôts de Karma : à mesure qu'il s'élève spirituellement, il évolue vers la Liberté.

H. P. B. (D. S. I. 639). — Oui, « notre destinée est écrite dans les étoiles » ! Seulement, plus est indécise l'union entre l'« Homme », réflexion mortelle, et son « Prototype » spirituel, moins sont dangereuses les conditions extérieures et les réincarnations subéquentes — auxquelles ne peuvent échapper ni Buddhas ni Christs. Ceci n'est pas de la superstition, et encore moins du « Fatalisme ». Ce dernier implique l'aveugle cours de quelque puissance plus aveugle encore, et l'homme est un agent libre durant son séjour sur terre. Il ne peut échapper à sa destinée « régnante », mais il a le choix de deux sentiers qui le mènent dans deux directions, et il peut atteindre le but de misère — si tel est le but à lui destiné, — soit dans les robes, blanches comme la neige, d'un martyr, soit dans les sordides vêtements d'un volontaire du mal-agir ; car il y a des « conditions extérieures et intérieures » qui affectent la détermination de notre volonté sur nos actions, et il est en notre pouvoir de suivre les unes ou les autres. Ceux qui croient à Karma doivent croire à la « destinée », que, de la naissance à la mort, chaque homme tisse fil par fil autour de lui-même, comme l'araignée sa toile ; et cette destinée est guidée soit par la voix céleste du prototype invisible en dehors de nous, ou par celle plus intime de notre homme astral ou intérieur, lequel n'est que trop souvent le mauvais génie de l'entité incarnée appelée l'homme. Les deux mènent l'homme extérieur, mais l'un doit prévaloir ; et dès le commencement de l'invisible mêlée, la « loi de compensation » s'avance rigide et implacable, et prend son cours, en suivant fidèlement les fluctuations. Quand le dernier toron est tissé, et que l'homme est apparemment enveloppé dans le filet de sa propre fabrication, il se trouve complètement sous l'empire de cette destinée « soi-engendrée ». Alors elle le fixe comme une finette coquillage contre le rocher immuable, ou bien elle l'emporte comme une plume dans un tourbillon soulevé par ses propres actions, et c'est là le Karma.

... Finalement révélé, le vieux mythe de Prométhée — dont on rencontre dans toutes les anciennes théogonies les proto- et anti-types — se dresse partout à l'origine même du mal physique, parce qu'il est au seuil de la vie physique humaine. « Kronos » est le temps, dont la première loi est que l'ordre des phases successives et harmonieuses soit strictement gardé dans le processus d'évolution au cours du développement cyclique, sous la sévère peine de croissance anormale avec tous les résultats qui s'ensuivent. Il n'était pas dans le programme du développement naturel que l'homme, — tout animal supérieur qu'il puisse être, — devint tout de suite, intellectuellement, spirituellement et psychiquement, le demi-dieu qu'il est sur terre, tandis que sa forme physique demeure plus faible, plus mal protégée et plus éphémère que celles de presque tous les gros mammifères. Le contraste est trop grotesque et violent ; le tabernacle est beaucoup trop indigne du dieu qui l'habite. Le don de Prométhée devint ainsi une malédiction — bien que connue d'avance et prévue, (comme le montre bien le nom du personnage); par la Légion qu'il personnifie. C'est en ceci que consiste à la fois son péché et sa rédemption. Car la légion qui s'incarna dans une portion de l'humanité, bien qu'elle y fut amenée par Karma ou Némésis, préféra le « Libre-arbitre » au passif esclavage, la douleur et même la torture intellectuelle et soi-consciente « pendant que les myriades du temps s'écouleront », à la béatitude vide, imbecile, instinctive. Sachant que cette incarnation prématurée n'était pas dans le programme de la nature, la légion céleste, Prométhée, se sacrifia cependant pour le bénéfice d'au moins une portion du genre humain. Mais en sauvant l'homme de l'obscurité mentale, elle lui infligea les tortures de la soi-conscience de sa responsabilité, résultat de son « Libre-arbitre » entre tous les maux dont l'homme mortel et la chair ont hérité. Cette torture, Prométhée l'accepta pour lui-même, puisque les légions se font dire dans les tabernacles préparés pour elles, qui n'étaient pas encore achevés à cette période de formation...

L'évolution spirituelle étant incapable de marcher au pas de l'évolution physique, une fois son homogénéité rompue par le mélange, le don devint ainsi la principale cause, sinon l'unique origine du « mal ». Il y a une haute philosophie dans l'allégorie qui nous montre « Kronos » maudissant Zeus pour l'avoir détrôné (dans le primitif âge d'or de Saturne, quand tous les hommes étaient des demi-dieux) et pour avoir créé une race physique d'hommes faibles et incapables en comparaison ; puis comme livrant à la vengeance de Zeus le coupable, qui avait dépouillé les dieux de leur prérogative de création, et par là avait élevé l'homme à leur niveau, intellectuellement et spirituellement. Dans le cas de Prométhée, Zeus représente la légion des progéniteurs primordiaux, le « Pitar », les Pères qui créèrent l'homme sans sens ni mental ; tandis que le divin Titan indique les créateurs spirituels, les « Dévas » qui « tombèrent » en génération. Les premiers sont spirituellement plus bas, mais physiquement plus forts, que les « Prométhéens » ; aussi représente-t-on ceux-ci comme vaincus. « La légion inférieure, dont le Titan abîma l'ouvrage en dérangeant les plans de Zeus » était sur cette terre dans sa sphère et son plan d'action ; tandis que la légion supérieure était une exilée du ciel, qui s'embarrassa dans les rêts de la matière. Les premiers étaient maîtres de toutes les forces cosmiques, titanesques et inférieures ; tandis que les Titans suprêmes ne possédaient que le feu intellectuel et spirituel. Ce drame de la lutte de Prométhée avec le despotique tyran de l'Olympe, on le voit s'accomplir tous les jours dans notre humanité actuelle : les passions inférieures enchaînent les aspirations supérieures au rocher de la matière, pour engendrer dans bien des cas le vautour de la tristesse, de la douleur et du repentir...

... Prométhée est maintenant devenu Epl-méthée, « celui qui ne voit qu'après l'événement », parce que la philanthropie universelle du premier a dégénéré depuis longtemps en égoïsme et adoration de soi-même. L'homme redeviendra le « libre » Titan de jadis, mais pas avant que l'évolution cyclique n'ait rétabli l'harmonie rompue entre les deux natures,

la terrestre et la divine. Après quoi il devient imperméable aux forces titaniques inférieures, invulnérable dans sa personnalité, et immortel dans son individualité; ce qui ne peut arriver avant que tout élément animal soit éliminé de sa nature. Quand l'homme comprendra que « Dieu ne fait pas la mort » (Sap. I. 13) mais que l'homme lui-même l'a créée, il redeviendra le Prométhée d'avant la chute (II. 420-422).

13. — « LA PRIÈRE EST-ELLE UN BLASPÊME ? »

E.C. — Blasphème est le contraire de prière. Le degré d'utilité de l'un et l'autre dépend : 1° de la nature de celui qui les profère; 2° de la nature de celui à qui ils s'adressent; 3° de la nature de la prière ou du blasphème. Si nous blasphémions l'autorité, elle nous fermera la bouche; si nous prions un homme influent, nous obtiendrons peut-être des faveurs. Si nous savons commander à un Déva par une formule magique ou Mantram, il nous obéira; si nos aspirations s'élèvent vers notre Soi supérieur, nous nous rapprocherons de lui. Si nous croyons fermement à un Dieu, nous pouvons confirmer notre foi par la prière; mais le Dieu ne nous entendra qu'autant qu'il existe; et à supposer qu'il existe et nous entende, il ne nous exaucera peut-être pas; cependant la foi que nous aurons ainsi confirmée en nous-mêmes peut produire des miracles. Si nous prions l'Absolu ou que nous le blasphémions, nous perdrons notre temps, car pour l'Absolu blasphème et prière sont également non-existants; en l'Absolu se résolvent les antinomies les plus illusoire, comme les dilemmes les plus habiles.

G. — Ici par blasphème on entend probablement insulte à la divinité. Il faudrait savoir de quelle espèce de divinité il s'agit pour pouvoir répondre à la question. L'idée de dieu est certainement la plus vague qui soit jamais éclose dans les intellects humains. Chaque religion croit à un dieu à forme humaine qu'elle proclame le seul vrai; cela constitue une collection de dieux imaginaires — et réels — dont chacun a son caractère propre. Il y a des êtres d'une autre nature à qui on peut légitimement donner la qualité de dieux. Le

questionneur pourra voir par ces indications superficielles que sa curiosité le conduit dans un domaine que son intellect n'est peut-être pas encore apte à explorer.

M. A. O. — La S. T. forme le noyau d'une fraternité entre tous les hommes, sans distinction de race, croyance, sexe, caste ou couleurs. Comment voulez-vous que nous appellions blasphème la prière d'un membre d'une religion quelconque? Nous disons seulement à ceux qui prient: si vous croyez au Karma, pourquoi perdre votre temps à prier pour obtenir quelque chose pour vous ou pour les autres? Faites le bien et tâchez de faire faire le bien par les autres, chacun récoltera suivant qu'il aura semé. Si cependant vous n'êtes pas assez fort pour vous dispenser de demander à une divinité créée par vous ce que vous croyez être bon pour vous, alors continuez à vous suggérer des consolations jusqu'à ce que vous soyez plus fort.

VAHAN. — Il y a deux sortes de prières : (a) prier, c'est vouloir ardemment et la volonté est une force vivante... Le succès dépend du degré de volonté mis en œuvre, du pouvoir que l'on possède de se concentrer entièrement et de la continuité d'efforts systématiques. Mais malheur à qui émet des vagues de volonté dans un but égoïste et sacrilège; car alors il entre dans le domaine de la magie noire consciente, ou sorcellerie. (b) Prier, pour le théosophe, c'est aspirer, chercher Dieu dans les profondeurs de notre propre nature spirituelle. La plus haute forme de prière consiste à communier avec «notre père en secret», le «soi supérieur» ou Atma; à identifier notre conscience avec la volonté suprême. En priant un être en dehors de nous, nous nous séparons en pensée de cet être, et nous accroissons ainsi l'illusion de la séparation, qui est la cause de tout péché et de toute misère.

H. P. B. (Clef de la Théosophie) — Nous agissons au lieu de parler. Nous sommes des gens très occupés et nous n'avons pas de temps à perdre en prières verbales, adressées à une pure abstraction. Mais il y a un autre genre de prière, que nous appelons «la prière de la volonté», et c'est plutôt un ordre pro-

noncé mentalement qu'une demande. Un occultiste ou un théosophe adresse sa prière à «son père qui est dans le secret,» et ce père se trouve dans l'homme même. L'homme intérieur est le seul dieu que nous puissions connaître. Il ne faut pas considérer la prière comme une demande. C'est plutôt un mystère, un procédé occulte par le moyen duquel les pensées et les désirs conditionnés et finis, incapables d'être assimilés par l'Esprit absolu qui n'est pas conditionné, sont transformés en vouloirs spirituels et deviennent la volonté; ce procédé est appelé «Transmutation spirituelle.» L'intensité de nos ardentes aspirations change la prière en «Pierre philosophale,» c'est-à-dire ce qui transforme le plomb en or pur.

Questions reçues pour le mois prochain

14. — « QUELLE EST LA SIGNIFICATION DISTINCTE DES TERMES PRANA, JIVA, JIVATMA ET AKASA ? »

15. — « COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS LE GASPILAGE DE LA NATURE ? »

16. — « SUR QUELLE BASE LA CHRONOLOGIE OCCULTE APPUÏE-T-ELLE SES ÉNORMES RANGÉES DE CHIFFRES ? »

PERLES D'OCCIDENT

QU'IMPORTE !

Je ne te vois plus, soleil qui flamboies ;
Pourtant des jours gris je sens la pâleur ;
J'en ai la tristesse ; il me faut tes joies ;
Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
Mais j'ai ta chaleur !

Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais le ciel a fait la part de chacun ;
Qu'importe l'éclat, j'ai l'âme des choses ;
Je ne la vois plus, la splendeur des roses,
Mais j'ai leur parfum !

Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Lorsque je le sens sur moi se poser,
Qu'importe ! Un regret serait un blasphème.
Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
Mais j'ai ton baiser !

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'om-
[bre !

J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'om-
[bre,

Puisque j'ai l'amour !

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

EUROPE

FRANCE. — Une branche de la Société théosophique vient d'être fondée à Paris sous le nom de loge ANANTA, et la présidence de M. A. Arnould. La nouvelle branche comprend un bureau, des M. S. T. et des associés. L'adhésion à la S. T. est facultative pour ces derniers : ceux qui ne sont pas M. S. T. paient une cotisation de 3 fr. Plusieurs groupes d'études ont été organisés pour les associés et sont actuellement en pleine activité. Les personnes qui désirent en faire partie devront s'adresser au secrétaire, M. Cou lomb, 44, rue Chaptal. La loge se propose en outre d'organiser des réunions générales par invitation.

‡‡

SOUSCRIPTION AU BUDGET DU SIÈGE FRANÇAIS POUR 1892

(Première liste)

M. T***	60 fr.
D ^r Pascal	60 » ou plus.
X***	60 » ou plus.
X***	150 »
F***	1000 »
M ^{me} Millet	12 »
M ^{me} Charoussel	60 » ou moins.
M. Saecquart	40 »
M ^{me} Ohren	25 »

‡‡

PLAN D'ÉTUDES THEOSOPHIQUES POUR 1892

1. LA DOCTRINE SECRÈTE

Son existence passée et présente. — Ses maîtres. — Sa nature, ses méthodes, son but. — Raja-Yog et Hatha-Yog. — Théosophie et arts occultes. — Le sentier et les épreuves. — Idéal et pratique théosophiques. — La Société théosophique, son but, son histoire.

2. CONSTITUTION DU MICROCOSME

Corps, âme, esprit — personnalité et individualité. — Les sept principes. — Le quaternaire inférieur et le ternaire supérieur.

3. LIEUX ET ÉTATS DE CONSCIENCE

Vie physique. — Kama-loka. — Dévakhana. — Nirvâna. — Réve. — Sommeil. — États transcendants.

4. KARMA ET RÉINCARNATION

Réincarnation. — Karma. Les échecs de la nature. — La mort de l'âme. — Nouvelle morale.

5. CONSTITUTION DU MACROCOSME

L'absolu. — Solution des antinomies de Kant. Le relatif. — La trinité métaphysique. Le Logos. — Les hiérarchies de monades. La substance. — Les éléments. — Les atomes. La force. — La vie universelle.

6. ÉVOLUTION UNIVERSELLE

Le grand souffle. — Chronologie occulte. Les plans informes. — Brouillard de feu, centres de tourbillons, comètes. — Soleil. — Lune. — Planètes. — La chaîne planétaire. — Les règnes de la nature.

7. ÉVOLUTION HUMAINE
Cycles et races. — Les races astrales. — L'humanité physique. — Lémuria et Atlantis. — Chute et rédemption.
L'avenir de l'humanité.
Conclusions.

ASIE

— Télégramme d'Adyar: « La convention a parfaitement réussi. »

— Le colonel Olcott est revenu du Japon en bonne santé. Presque toutes les sectes ont signé ses 14 articles bouddhistes, déjà signés par les sectes de Burmah et de Ceylan. Un prêtre chinois s'est chargé de les faire parvenir à Lhassa.

— Un théosophe de Bombay va partir pour l'Arménie, à la recherche des manuscrits aussi nombreux que précieux et antiques, enfermés dans les monastères de ce pays.

— Une nouvelle branche a été fondée à Érode, une autre s'organise à Ernakulum.

— Nous avons reçu de M. Tookaram Taty, membre de la Société et libraire à Bombay, un livre de 700 pages, publié par la Société des publications théosophiques, et contenant la traduction anglaise des 12 principales Upanishads, par divers membres de la Société Asiatique, avec des notes extraites des commentaires de Sankaracharya et d'Anandagiri. Cette publication se recommande par l'élégance et la commodité de son format, autant que par son bon marché exceptionnel (10 fr.). Nous extrayons du catalogue de M. Tookaram Taty les ouvrages suivants: *Yoga philosophy*, par le Dr PAUL. — *Sankhya-Karika*. — *Discourses on the Bhagavad Gita*, par SUBBA-RAO. — *Prabodha Chandrodaya-Nataka*. — *Atmabodha*, de SANKARACHARYA, etc., etc.

ÉCHOS DU MONDE LITTÉRAIRE

A la Recherche des Destinées, par EUGÈNE Nus. Paris, Marpon et Flammarion, 3 fr. 50.

Le dernier ouvrage d'un vieux lutteur spiritua- liste n'est pas un livre d'étude, mais de propagande. On peut regretter l'absence de conclusions bien définies, mais l'auteur a un mot aimable pour tout le monde, et n'a oublié personne, ni parmi les géants antiques, ni parmi les modernes pygmées. Il n'y a que les Allemands qui n'obtiennent pas la faveur de M. Nus: il se montre même un peu sévère. Sans doute ces penseurs ont falsifié l'Orient (affaire de nationalité) en le mélangeant de maté- rialisme (affaire d'époque), d'où résulte un pes- sime transcendant qui est le pôle opposé du quétisme bouddhiste. Néanmoins, des hommes comme Schopenhauer et Hartmann gagnent et font gagner à être approfondis et compris, et leurs méth- odes marquent une étape importante dans l'évo- lution de l'esprit occidental. M. Nus parle trop peu

des penseurs indépendants et trop de phraseurs pa- rasites. Cela vient de ce qu'il prend pour base le sens commun, cette moderne transformation du bourgeoisisme chinois jadis appelé Doctrine du juste milieu. Somme toute, M. Nus rend à chacun un peu de ce qui appartient à chacun; c'est un esprit conciliant, qui a su s'affranchir des liens orthodoxes et officiels, comme du scepticisme mo- derne. Il occupe et mérite d'occuper une place honorable parmi les jeunes qui poussent à la roue de la grande réaction spiritualiste. Nous recom- mandons son livre à tous ceux qui veulent avoir une idée synthétique de ce mouvement important.

E. J. COULOMB.

SOMMAIRES

LUCIFER (7 duke street, Adelphi, London. Abonnement 22 fr.). Sommaire de janvier 92:

A. Besant: Le temps est court. — H. P. B.: Une vie ensorcelée. — W. Main: Loi universelle. — W. Kingsland: Le septénaire dans la nature. — Rama Prasad: Karma et réincarnation. — Le songe de Ravan. — Algernon Blackwood: Journal d'un théosophe. — E. Maitland: La théosophie occiden- tale et la dualité de l'être. — Dhammapala: Dhyana. — W. Kingsland: Théosophie et recherches psychiques. — C. J.: Esquisse de la D. S. — S. Edge: Visite à Sholingur. — Kali Prāsana Mukherji: Fragments d'un carnet hindou. — A la vieille année. — Correspondance. — Revues, etc.

— THE PATH (132 Nassau street, New-York. Abonnement 11 fr. 15). Sommaire de janvier 92:

X: Le dogmatisme en théosophie. — Le facto- rum: Une heure dans la sanctuaire. — Mrs She- lon: Parabole sur la réincarnation. — W. Q. Judge: Thérapentique métaphysique. — E. W. Wilcox: Causerie sur la théosophie. — W. Q. Judge: Allusions de la D. S. — Leçons sur les stances de la D. S. — Notes littéraires. — Causeries en pre- nant le thé. — Miroir du mouvement. — Avis.

— LE SPHINX. (Schwetschke und Sohn in Braunschweig. Abonnement, 18 fr.). Sommaire de décembre 91:

Hubbe Schleiden: Elargissement de notre pro- gramme. — C. Buttgerald: En avant! — P. Breit- kreus: Trois ans chez les Shakers. — F. Imkoff: L'hypnotisme à la campagne. — Campbell ver- planck: Leur première nuit de Noël. — A. Engel- bach: Gloria in excelsis Deo. — Fidus: Et paix sur la terre. — L. Kühlenbeck: La psychiatrie et la législation des aliénés. — Menetos: Le mot. — A. Ramberger: Extraits du journal d'un rêveur clairvoyant. — C. Kieseewetter: Le somnambu- lisme avant son histoire. — P. Forster: L'inconsci- ent. — Notes et remarques.

ESTUDIOS TEOSOFICOS (51, Calle de Tallers, Barcelona). Sommaires de décembre 91:

La Société théosophique et H. P. Blavatsky. — Nemo: Souvenirs. — Par les portes d'or. — L'hyp- notisme et ses rapports avec d'autres moyens de fascination. — Bibliothèque, etc.

Le Directeur-Gérant: ARTHUR ARNOULD.

PRINCIPAUX OUVRAGES THEOSOPHIQUES

On se procure les ouvrages ci-dessous au Siège de la Société Théosophique
14, rue Chaptal :

1^o Ouvrages en français :

A. P. SINNETT.	— <i>Le Bouddhisme ésotérique</i> , ou positivisme hindou, traduit de l'anglais par M ^{me} C. Lemaitre. 1 vol. in-18 jésus.	3 50
Id.	— <i>Le monde occulte</i> , hypnotisme transcendant en Orient, traduit de l'anglais par F. K. Gaborian, 366 pages.	3 50
A. BESANT.	— <i>Pourquoi je devins théosophe</i> , conversion d'une matérialiste, traduit de l'anglais par M ^{me} C. Lemaitre. 1 brochure 32 pages.	1 »
L. DRAMARD.	— <i>La science occulte</i> , étude sur la doctrine ésotérique, 2 ^e édition.	1 »
M. C.	— <i>Lumière sur le sentier</i> , traduit de l'anglais, broché.	1 25
—	— — — — — relié	3 50
—	— <i>Le Lotus bleu</i> , revue théosophique, collection complète des 3 premiers semestres.	15 »
—	— <i>La revue théosophique</i> , collection complète de 12 n ^{os}	15 »

2^o Ouvrages anglais :

H. P. BLAVATSKY.	— <i>The Secret Doctrine</i> (2 vol.)	50 »
—	— <i>The Key to theosophy</i>	7 »
—	— <i>The Voice of the silence</i>	3 »
D ^r F. HARTMANN.	— <i>The life of Jchoshua</i>	9 »
—	— <i>The life and doctrines of Jacob Boehme</i>	12 »
—	— <i>In the Pronaos of the temple of Wisdom</i>	9 »
J. DONNELLY.	— <i>Atlantis</i>	11 »
E. ARNOLD.	— <i>The light of Asia</i>	8 50
—	— <i>Theosophical siftings</i> (3 vol.) : each.	11 »

3^o Ouvrages hindous en langue anglaise :

RAMA PRASAD.	— <i>Natures' finer forces</i>	4 »
D ^r VEDI.	— <i>The Yoga sutra of Patanjali</i>	6 50
—	— <i>Raja-Yoga</i>	4 »
—	— <i>Monism or Advaitism</i>	5 50

(Nous enverrons, aux personnes qui nous en feront la demande, le catalogue (en anglais) de la Société de publications théosophiques, qui contient près de 400 volumes. Il sera fait une réduction, sur les prix marqués pour la plupart de ces ouvrages, aux M. S. T.)

LE LOTUS BLEU

SEUL ORGANE EN FRANCE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Fondé par H.-P. BLAVATSKY et dirigé par J. MATTHÉUS

Paraît le 27 de chaque mois au siège de la Société, 14, Rue Chaptal, PARIS

(DÉPÔT A LA LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT, 11, RUE DE LA CHAUSSEÉ D'ANTIN)

Le prix du numéro est de 1 fr. Les abonnements sont de 10 fr. par an pour la France et de 12 fr. pour l'Étranger, et se paient d'avance ; il n'y a pas d'abonnements de moins d'un an. Il pourra être fait exception à ces deux dernières règles sur demande motivée.

Nos colonnes sont ouvertes à toute personne capable d'exposer ses opinions et de respecter celles d'autrui. Les manuscrits devront être envoyés le 14 au plus tard. Les manuscrits non insérés seront renvoyés à leurs auteurs, sur demande accompagnée d'affranchissement.

Les questions qui nous seront adressées sur la Théosophie seront insérées, s'il y a lieu, dans la — Tribune théosophique — et nous donnerons le mois suivant les réponses qui nous seront adressées sous forme claire et concise par nos frères en théosophie.

Les auteurs des articles signés de toutes lettres, de pseudonymes ou d'initiales sont seuls responsables de leurs opinions. La rédaction est responsable des articles non signés. La Société Théosophique ne répond que de ses documents officiels.

Tous les ouvrages se rattachant de près ou de loin au programme théosophique et dont il nous sera adressé un exemplaire seront mentionnés, et analysés, s'il y a lieu. Nous en marquerons le prix, quand nous le connaissons.

Nous invitons à l'échange les revues s'occupant de questions connexes. Nous invitons également les reproductions et traductions, à condition que leur provenance soit reconnue.

S. T. veut dire Société Théosophique ; M. S. T., membre de la Société Théosophique ; la D. S., la Doctrine secrète ; N. du T., note du traducteur ; N. de la D., note de la direction.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 27 FÉVRIER 1892

H.-S. OLCOTT. — L'union du monde bouddhiste.

EMILE BURNOUF. — Trois hymnes du Rig-Véda (Traduction).

UN DISCIPLE. — Introduction à l'étude de la doctrine secrète (*Suite*).

GYAN BHIKSHACHARI. — Le mal de cœur divin (*Suite*).

D^r BONNEFOY. — Études de diététique théosophique.

H.-P. BLAVATSKY. — La clef de la Théosophie (*Suite*).

Tribune théosophique.

Échos du monde théosophique.

Prix du Numéro : 1 franc

Abonnements annuels : 10 francs pour la France, 12 francs pour l'étranger

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, s'adresser à M. COULOMB, secrétaire de la rédaction du « LOTUS BLEU », 14, rue Chaptal. — PARIS.